ovni Présence

- **Etats-Unis** l'enlèvement de Linda Napolitano : « l'affaire du siècle »
- **Un cas d'enlèvement typiquement britannique**

LES MARTIENS DU SAHARA

ENQUETE SUR UN THEME CLASSIQUE DE L'ARCHEOLOGIE SPATIALE



T. n°51 - août 1993 - 35FF/9FS

AFFAIRE UMMO : SUITE DE LA CONTROVERSE

Sommaire

EDITO

■ S'il est des légendes qui ont la vie dure, celle des « Martiens du Tassili » en est assurément une. Jean-Loïc Le Quellec (*) nous décrit avec un luxe de détails, dans un article qui fera référence, la naissance et le développement de ce qui, au départ, n'était qu'une plaisanterie (voir dossier en p. 4).

■ Il nous faut revenir, après la publication de notre « spécial enlèvements» (*Ovni-Présence* n° 50), sur le sujet des « abductees ». C'est que les événements se précipitent outre-Atlantique, avec la curieuse affaire Linda Napolitano, surnommée le cas du siècle (!) et qui défraye actuellement la chronique (voir le résumé de Bruno Mancusi en p. 19 et les commentaires de Jacques Vallée sur l'évolution de l'ufologie américaine, en p. 39). Une affaire douteuse qui s'oppose d'emblée au cas européen que nous rapporte Philip Mantle en p. 21 : ni médiatique, ni cas du siècle, cet enlèvement « typiquement britannique » apparaît comme beaucoup plus authentique. Il dévoile une tonalité critique qui fait généralement défaut dans ce type de cas (le témoin considérant l'enlèvement à bord de l'engin comme faisant partie d'une réalité « autre »). On notera - autre caractéristique peu commune - le libre choix accordé par les ET à l'enlevé, lui laissant la possibilité de refuser qu'on lui retire les yeux des orbites... Enfin, les enquêteurs ont su respecter le témoin en évitant la rituelle séance d'hypnose et en ayant conscience des limites de l'enquête classique dans ce type d'affaire.

■ Dernier sujet : l'affaire Ummo, dont tout porte à croire qu'elle fera encore couler beaucoup d'encre. Renaud Marhic, auteur d'un nouvel ouvrage sur Ummo (**), revient - au terme d'un voyage-enquête en Espagne - sur le n° spécial que nous avons consacré à ce thème (voir article p. 30). Le débat se poursuit avec les commentaires de nos correspondants alors que Dominique Caudron, auteur du « spécial Ummo », nous apporte ses réflexions.

Ovni-Présence

(*) Docteur en ethnologie, anthropologie et préhistoire (son doctorat porta sur le symbolisme de l'art rupestre du Sahara central), Jean-Loïc Le Quellec est diplômé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Membre de la Société de Mythologie Française, il est également l'auteur d'un ouvrage *Alcool de singe et liqueur de vipère*, coll. Légendes et rumeurs, Geste Editions (que l'on peut se procurer en écrivant à la revue, voir critique in *OP* n° 48 p. 38).
(**) Renaud Marhic, *L'affaire* Ummo, les extraterrestres qui venaient du froid, Les Classiques du Mystère, Aix, 1993, 247p., 130 F. + port 30 F (S.O.S. OVNI, BP 324, F-13611 Aix Cedex 1).

Ovni-Présence n° 51
Juin - Juillet - Août 1993

Ovni-Présence : un simple jeu de mot ou une affirmation ? Ni l'un ni l'autre, simplement la constatation qu'un phénomène existe, quel qu'il soit, sa présence demeure.

Ovni-Présence est une publication trimestrielle de Sos-Ovni, asbl loi 1901 (BP 324, 13611 Aix Cedex 1).

Rédacteur en chef : Yves Bosson
Comité de rédaction : Frédéric Dumerchat, Michel Hertzog, Pierre Lagrange, Bruno Mancusi, Bertrand Méheust.
Directeur de la publication : Perry Petrakis

Rédaction, abonnements, administration :

Pour la France uniquement :
Ovni-Présence
B.P. 57
F - 13244 Marseille La Plaine Cedex 01
Tél : 91 47 51 07 - Fax : 91 47 51 07
CCP Marseille 7497 19 B

Pour la Suisse et tous les autres pays :
Ovni-Présence
C.P. 25
CH - 1800 Vevey 1
Tél : 037/61 35 16 - Fax : 037/61 75 68
CCP : 18-5723-5

Observations d'ovnis :
Suisse : Registre des observations d'ovnis en Suisse (ROOS), tél. 037/61 35 16. France : Sos Ovni, tél. 42 20 18 19 - Minitel 36-15 Sos-Ovni.

Impression, photogravure :
Imprimerie Robert - Marseille.
Diffusion : M.L.P. – Naville

En couverture : relevé (que l'on doit à Henri Lhote) de la célèbre peinture rupestre du Tassili, surnommée le Martien. Maquette de couverture : Benoît Roux.

Ont collaboré à la réalisation de ce numéro : Philip Mantle, William P. La Parl, Jean-Luc Rivera.
Dépot légal : à parution.

Dessinateur : Benoît Roux

« Forbidden Science » : le journal de Jacques Vallée (1957-1969)

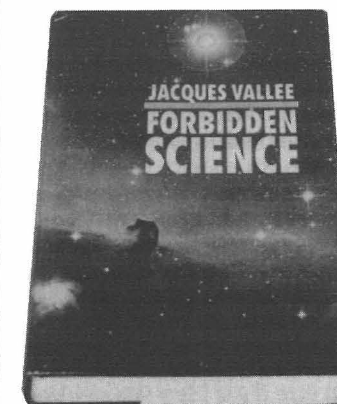
Après une longue période de silence (son dernier ouvrage documentaire datait de 1979), Jacques Vallée a publié récemment une rafale de cinq livres : *Dimensions* (1988), *Confrontations* (1990), *Revelations : alien contact and human deception* (1991), *UFO chronicles of the Soviet Union : a cosmic samizdat* (1991) et *Forbidden science : journals 1957-1969* (1992).

Seuls les trois premiers ont été traduits en français, chez Robert Laffont. Nous parlerons ici de son dernier titre.

Il est rare qu'un auteur publie son journal de son vivant. Jacques Vallée est-il trop présomptueux en le livrant déjà au public ? Peut-être, mais l'intérêt de ce ce journal éclipse largement les reproches qu'on pourrait lui adresser. Car c'est une bonne tranche d'histoire de l'ufologie qui défile devant le lecteur : Aimé Michel, l'orthoténie, J. Allen Hynek, la commission Condon, etc. On apprend ainsi, à la p. 133, que l'atterrissage d'un ovni dans la résidence d'un chef d'Etat (1) se serait passée en Italie et non en France comme avait cru pouvoir le déduire Jean Bernard (2). A la p. 219 on découvre qu'Aimé Michel écrivait également sous le pseudonyme de Stéphane Arnaud. Mais ce qui frappe le plus, c'est le portrait sans complaisance de Hynek qui nous est dévoilé page après page. Tiraillé entre l'honnêteté du scientifique, la réserve imposée par son statut de consultant de l'US Air Force et son amour de la publicité (3), la figure de Hynek apparaît finalement bien pitoyable...

Mais Vallée décrit également les événements de Mai 68, la guerre du Vietnam, les différences de mentalité entre Américains et Français, etc. Ces passages non ufologiques ne sont pas les moins intéressants.

B. Mi



Jacques Vallée, *Forbidden science : journals 1957-1969*, North Atlantic Books, Berkeley (Californie) 1992, 466 pp., 24,95 $.

(1) J. Vallée, *Le collège invisible*, p. 67, Albin Michel, Paris 1975.
(2) J. Bernard, «Un ovni dans la résidence d'un chef d'Etat ?» dans *Compte rendu du premier congrès international organisé par la FFU, 7-8 mai 1983*, p. 5, Fédération Française d'Ufologie, Lyon 1983.
(3) Vallée va même jusqu'à écrire à la p. 254 : *«Les journalistes se servent de Hynek comme ils se serviraient d'un joueur de guitare. Il se précipite partout où il voit un projecteur et si le projecteur se déplace, il se déplace avec lui.»* Mais que l'on ne s'y méprenne pas, les deux hommes étaient d'excellents amis. Pour Vallée, les qualités de Hynek primaient largement sur ses défauts.

DOSSIER

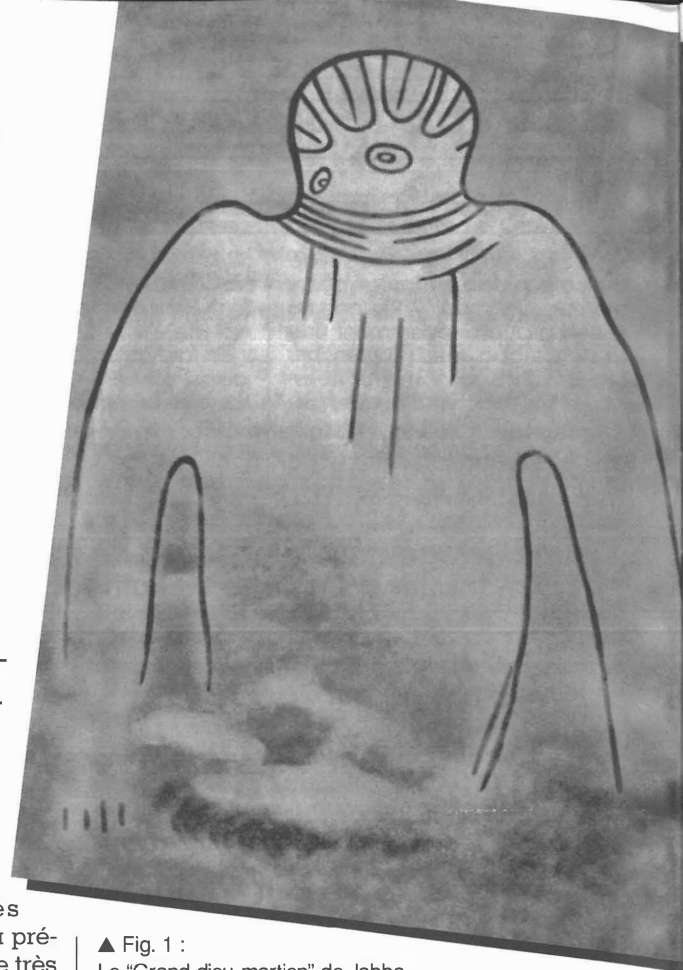
Les Martiens du Sahara

Naissance et postérité d'une légende

• par Jean-Loïc Le Quellec

Historique

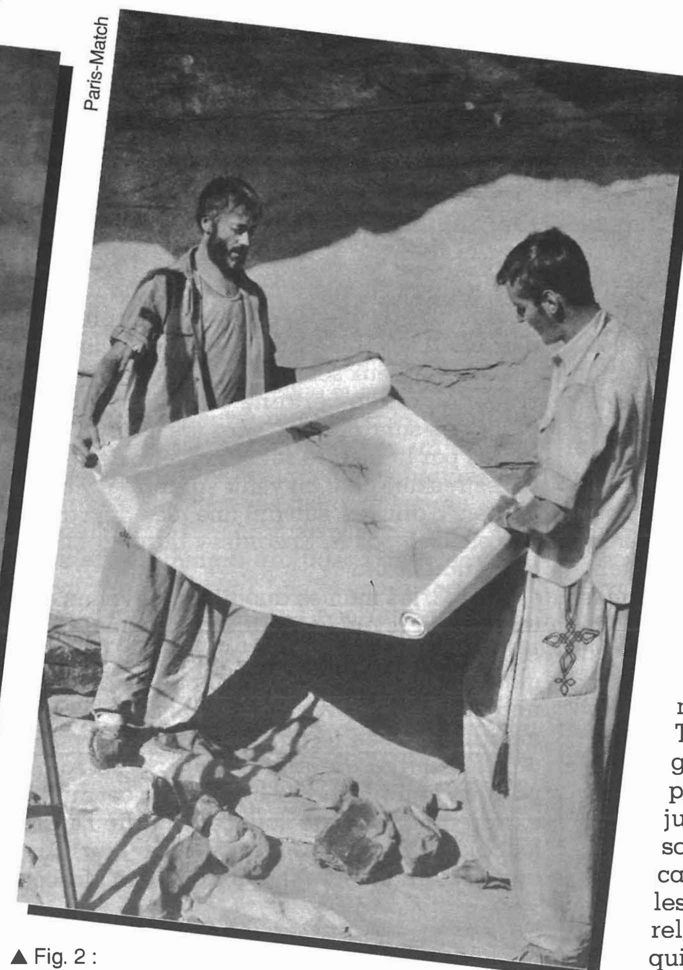
En 1956, lors de ses premières campagnes de relevés au Sahara algérien, l'ethnologue Henri Lhote se rendit sur le site de Jabbaren, découvert au cours de reconnaissances opérées en 1938 par le colonel Brenans. Ce terme de *jabbaren* signifie « les géants »[1] en *tamâsheq*[2], eu égard à la présence en ce lieu de peintures rupestres de très grande taille, jusqu'à près de six mètres de hauteur pour le personnage surnommé « le grand dieu » (fig. 1). Très impressionné par cette œuvre, Lhote la commentera ainsi dans son best-seller *A la découverte des fresques du Tassili*, paru en 1958 : « *Le contour en est simple, sans art, et la tête ronde, dont le seul détail indiqué est un double ovale au centre de la figure, évoque l'image que nous nous faisons communément des Martiens. Les Martiens ! Quel titre pour un reportage à sensation, et quelle anticipation ! Car si les Martiens ont jamais mis les pieds au Sahara, ce dut être il y a bien des siècles, puisque ces peintures de personnages à tête ronde du Tassili comptent à notre connaissance parmi les plus anciennes* »[3]. Ce surnom de « Martiens » n'était qu'une plaisanterie comme les archéologues ont coutume d'en faire sur des sites où les occasions de s'amuser ne sont pas si communes[4].



▲ Fig. 1 :
Le "Grand dieu martien" de Jabbaren. Il n'existe aucune photographie publiée de cette peinture que nous ne connaissons que par le relevé ci-dessus.

Le maître de Lhote, l'abbé Breuil, qui parlait quant à lui de « *Peuple bovidien à tête discoïde* »[5], était familier de ce type de surnoms et d'appellations plaisantes[6], malheureusement prises au pied de la lettre, de temps à autre, par quelque lecteur trop rapide ou dénué d'humour. En tout cas, l'appellation imagée de "Martiens" allait bientôt être consacrée par l'usage pour désigner ces peintures dites également des "Têtes Rondes" (fig. 3 à 6). Sous la plume de Lhote, se multiplieront donc les lignes affirmant que « *les "Martiens" sont nombreux à Jabbaren* »[7], ou évoquant un « *type martien* »[8]. Cependant, le fameux explorateur se contentera le plus souvent d'utiliser l'expression « Têtes Rondes » et,

1. Lhote 1954, p. 70.
2. Langue des Touareg.
3. Lhote 1958, pp. 77-78.
4. Pour ma part, lors d'une visite au Fezzân (désert libyen) durant l'été 1992 (plus de 50° à l'ombre !), j'ai baptisé plaisamment "*livreur de rhinocéros*" une figuration de personnage mythique portant un de ces animaux sous le bras, en songeant bien entendu à ce brave "*livreur de menhirs*" d'Obélix, mais sans sous-entendre le moins du monde que de tels garçons de courses eussent jamais pu se livrer à cette sorte d'activité au cours de la préhistoire fezzanaise (v. Gauthier et Le Quellec 1993).
5. Breuil 1954, p. 81.
6. Par exemple à propos des fresques baptisées par lui "*L'Accusation*" (Breuil 1954, fig. 83) ou "*marché aux pots*" (*ibid.*, fig. 109-a), voire "*Joséphine vendue par ses sœurs*" (!!) (*ibid.*, fig. 101), appellations qu'on ne saurait évidemment prendre au mot.
7. Lhote 1958, p. 78.
8. Lhote 1958, p. 79.



▲ Fig. 2 :
Deux des membres de l'expédition 1956-1957 au Tassili viennent de réaliser le relevé d'une fresque qui se trouve à l'arrière plan.



▲ La Poste algérienne a édité une série de timbres représentant une sélection des peintures rupestres du Tassili (il en existe plusieurs milliers !).

dans son livre sur le Hoggar, il notera simplement, à propos de ces œuvres, qu'on peut individualiser au Tassili-n-Ajjer « *un groupe singulier de peintures* (qui) *montre des personnages caractérisés par une tête ronde ressemblant souvent à un casque de scaphandrier* »[9].

En 1960, deux ans seulement après la parution du livre de Lhote *A la découverte des fresques*..., L. Pauwels et J. Bergier, dans leur fameux *Matin des magiciens*, mentionnaient ces trouvailles en ces termes : « *Les fresques découvertes dans la grotte de Tassili, au Sahara, représentent notamment des personnages coiffés de casques à longues cornes d'où partent des fuseaux dessinés par des myriades de petits points. Il s'agirait de grains de blé, témoignages d'une civilisation pastorale. Bien, mais rien ne le prouve. Et s'il s'agissait de la représentation de champs magnétiques ? Horreur ! Hypothèse affreuse ! Sorcière ! La chemise de soufre ! Au bûcher !* »[10]. Apparemment, ces auteurs ignoraient que le Tassili n'est pas une grotte, mais un grand massif montagneux où les peintures rupestres ne se présentent justement jamais dans des cavités souterraines. Cette erreur est significative et montre qu'ils n'avaient pas lu les travaux de Lhote, se contentant de relever, parmi les illustrations, celles qui leur paraissaient les plus énigmatiques. De plus, ils confondaient visiblement l'art rupestre saharien avec celui qu'on trouve en grottes, comme à Lascaux, alors qu'un hiatus de plus de 10 000 ans sépare les civilisations responsables de ces œuvres.

Le dépouillement intégral de la littérature archéologique disponible à l'époque où fut rédigé *Le matin des magiciens* montre que la seule peinture saharienne sur laquelle était susceptible de s'appuyer le texte des auteurs était alors la *Dame blanche* d'I-n-Awanghet, femme masquée à propos de laquelle son découvreur ne mentionnait qu'une « *large zone de pointillé* » formant « *comme une nuée de graines tombant d'un champ de céréales (...) de chaque côté de la tête, au-dessus de deux cornes tendues à l'horizontale* »[11]. Encore cette lecture de Lhote était-elle fort sujette à caution. Effectivement, Pauwels et Bergier

9. Lhote 1984, p. 86.
10. Pauwels & Bergier 1960, p. 175.

11. Lhote 1958, p. 89, à propos de la fig. 35. L'auteur précise l'origine de l'appellation désormais communément donnée à cette œuvre (p. 90) : « *Guichard est persuadé qu'il s'agit d'une déesse. (...) Nous l'avons d'abord surnommée la "déesse cornue", mais plus tard, par analogie avec la fameuse "Dame blanche de Brandeberg", si chére à l'abbé Breuil (analogie qui ne concerne bien entendu que la qualité artistique), nous l'avons appelée la "Dame blanche d'Aouanrhet"* ». (Je préfère orthographier Awanghet, conformément aux règles usuelles de translittération).

avaient raison d'affirmer, à son propos, que rien ne prouve que les myriades de petits points soient des grains de blé. Mais cela ne suffisait pas pour autant à « prouver » leur propre interprétation, qui a contre elle de ne tenir aucun compte du contexte pastoral des fresques, amplement attesté par des milliers de peintures dont on ne peut faire abstraction. La même figure de la *Dame blanche* suscita encore des commentaires de G. Tarade, qui, tout aussi mauvais lecteur que ses prédécesseurs, la situait de façon erronée au Hoggar : « *Avec elle aussi, nous avons l'impression que les hommes qui incisèrent la roche pour nous laisser un témoignage de leur art, stylisèrent un cosmonaute. Un détail de ce dessin a retenu toute notre attention, il s'agit d'une araignée placée comme un sceau sur la composition. Or, une gigantesque figure d'araignée a été, il y a des millénaires, schématisée sur le sol d'un haut plateau du Pérou. On découvre également dans la plaine de Nazca des lignes géométriques immenses tracées dans la terre, et seulement visibles d'avion* »[12]. Nous ne commenterons pas l'appel ici fait aux figurations sud-américaines, nous contentant de signaler, d'une part, que parler des « *hommes qui incisèrent la* roche », c'est faire preuve d'une belle myopie face à un document qui est en réalité une peinture et, d'autre part, qu'il n'y a, sur celle-ci, rien qui puisse rappeler, même de loin, la moindre araignée[13].

Quoi qu'il *en* soit finalement du sens de cette œuvre rupestre non déchiffrée (comme c'est le cas de bien d'autres), l'interprétation des duettistes du *Matin*... ne reçut aucun écho dans les milieux scientifiques, mais elle initia sans doute une certaine attention pour les peintures sahariennes, chez les lecteurs intéressés par la théorie selon laquelle des extraterrestres auraient pu venir sur terre il y a des milliers d'années, suivant une idée déjà avancée en 1946 par A. Kazantsev dans la *Literatournaïa Gazeta*[14].

En 1962, les mêmes duettistes, devenus éditeurs de la revue *Planète*, signalaient que M. Agrest « *professeur de physique et de mathématiques en Arménie* » avait publié, dès 1959, une étude sur l'éventuelle existence de cosmonautes dans le passé, également parue dans la *Literatournaïa Gazeta*, et faisaient paraître la traduction d'un texte de cet auteur, extrait d'un ouvrage collectif intitulé *Le fantastique et l'insolite sur terre et sur mer*, paru aux Editions Géographiques d'Etat, à Moscou.

12. Tarade 1969, p. 27.

13. Voir le relevé publié dans Lhote 1958, fig. 35.
14. Renard 1988, p. 28.



▲ Fig. 3 : La grande scène du "Dieu aux orantes" de Séfar. Souvent, le grand personnage est le seul que mentionnent les tenants de la théorie des "anciens astronautes", qui s'accommode mal des animaux et autres traits culturels divers repérables sur cette fresque.

◀ Fig. 4 : Détail du "Dieu aux orantes" de Séfar, haut de 3 m 20 environ.

Picturepoint

Cette traduction fut alors illustrée de gravures tirées de l'ouvrage de Lhote. On y reconnaît la scène du « Grand dieu aux orantes » de Séfar[15], un groupe de Jabbaren au milieu duquel figure un « *archer à la tête emplumée* »[16], et un autre archer de Ti-n-Tazarift[17], mais auquel on a pris soin de supprimer son arc lors du montage (fig. 8, p. 11). L'intentionnalité de cette omission est manifeste, puisque la source de l'image est citée et que l'arc apparaît immédiatement à qui prend la peine de s'y reporter (fig. 7, p. 10). Dans son article, M. Agrest évoquait les fresques tassiliennes en ces termes : « *Est-ce les astronautes qui sont représentés dans les fresques du Tassili, découvertes et récemment étudiées par le savant français Henri Lhote ? Ces fresques sont d'un réalisme extraordinaire et pourtant on y voit soudain une figure haute de six mètres, une figure ressemblant à un être vêtu d'un scaphandre d'espace, une figure que Lhote lui-même appelle "un Martien"* »[18]. L'auteur ne répondit pas à la question qu'il avait lui-même posée, se contentant de cette simple évocation à la suite de l'hypothèse



selon laquelle les tectites[19] du désert de Libye seraient « *une trace de freinage de vaisseau cosmique* » ou d'impact d'un missile extraterrestre[20]. Ces « tectites » sont des verres naturels dont l'origine extraterrestre est effectivement très généralement admise, mais il s'agit, en l'occurrence, du résultat d'impacts de météorites ou de comètes, souvent utilisés comme « preuves » du passage de visiteurs de l'espace, et parfois mentionnés pour expliquer d'une même haleine la disparition de l'oasis mythique de Zerzura[21], dans une interprétation qui néglige la différence d'environ vingt-huit millions d'années séparant les deux événements[22].

On aura noté qu'Agrest et Kazantsev en restent au stade des hypothèses. Mais celles-ci connaîtront une riche postérité et seront ensuite plusieurs fois citées par d'autres auteurs à l'appui de leurs propres spéculations, selon un procédé circulaire fréquemment employé par les tenants des « anciens astronautes » qui « prouvent » une hypothèse par une autre, tout en usant largement de l'argument d'autorité. Ainsi, S. Hutin affirmera-t-il que « *le Pr M. Agrest, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., procéda à l'étude comparative des anciens mythes, des vieilles traditions susceptibles d'attester dans le passé l'histoire mouvementée, c'est le moins qu'on puisse dire, du contact entre notre planète et des êtres humains venus, dans leurs engins mécaniques, du lointain espace* »[23].

Mais S. Hutin a oublié de livrer à ses lecteurs les conclusions de cette « étude » des traditions anciennes simplement « susceptibles » de conforter sa thèse et qui, *in fine*, ne la vérifient aucunement.

En 1969, A. Tomas utilise à son tour les découvertes tassiliennes à l'appui de l'idée d'une visite ancienne d'extraterrestres : « *Parmi les fresques du Tassili découvertes au Sahara par le Professeur Henri Lhote, se trouve "le grand dieu martien de Jabbaren". On y voit un homme habillé d'une espèce de vêtement spatial. Quel est donc l'homme dont le portrait représenté sur le rocher remonte à 8 000 ou 10 000 ans ?* »[24]. L'archéologue J.-P. Adam s'étonnera en vain de l'interprétation de

15. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1958, pl. II.
16. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1958, fig. 19.
17. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1958, fig. 44.
18. Agrest 1962, p. 43.

19. On appelle ainsi un verre naturel résultant de la fusion de roches sous l'action d'un métamorphisme induit par un choc météoritique. D'autres zones à tectites sont connues ailleurs qu'au Sahara, notamment dans le Sud-Est asiatique et l'Australie, au Texas et en Côte-d'Ivoire. Ces objets ont été signalés pour la première fois par Ch. Darwin en 1844, et le nom de "tectites" leur fut attribué par E. Suess en 1900. Leur origine terrestre est actuellement admise par les géologues, qui s'accordent également à y reconnaître des "impactites", mais le mécanisme exact de leur formation n'est pas entièrement élucidé.
20. Agrest 1962, p. 42. Sur les tectites, voir la récente mise au point de V. de Michele dans Boccazzi et al., 1992, pp. 16-19.
21. Oasis légendaire citée dans un fameux manuscrit arabe du XVe siècle : son nom est celui qui, en arabe, désigne une variété d'oiseau blanc (*Oenanthe leucopyga*) et, au-dessus de ses portes de fer, aurait été sculptée la figure d'un oiseau tenant en son bec la clé servant à les ouvrir.
22. Negro 1991, pp. 73-74.
23. Hutin 1970, p. 23.
24. Tomas 1969, p. 89.

l'habillement de cet homme, que rien n'autorise à lire comme « *vêtement spatial* », et précisera que la lecture de ces œuvres rupestres s'appuie sur une vision des extraterrestres comme êtres anthropomorphes obligés de porter sur terre des vêtements ou masques analogues à ceux qui servent aux véritables cosmonautes terriens sur la lune, ce qui relève de la « *transposition naïve et enfantine d'une technique humaine à l'avantage de mythiques extra-terrestres* »[25]. On peut ajouter que la date de « *8 000 à 10 000 ans* » avancée par A. Tomas est hautement spéculative, ne s'appuie sur aucun document réellement daté par quelque méthode que ce soit et ne provient certainement pas des écrits de Lhote disponibles à l'époque[26]. En effet, il fallut attendre les années soixante-dix pour que, dans une postface à son ouvrage, ce dernier consentit à prendre le risque de supposer aux peintures des Têtes Rondes une datation dans les VIᵉ et Vᵉ millénaires, en précisant bien que cela demandait confirmation[27].

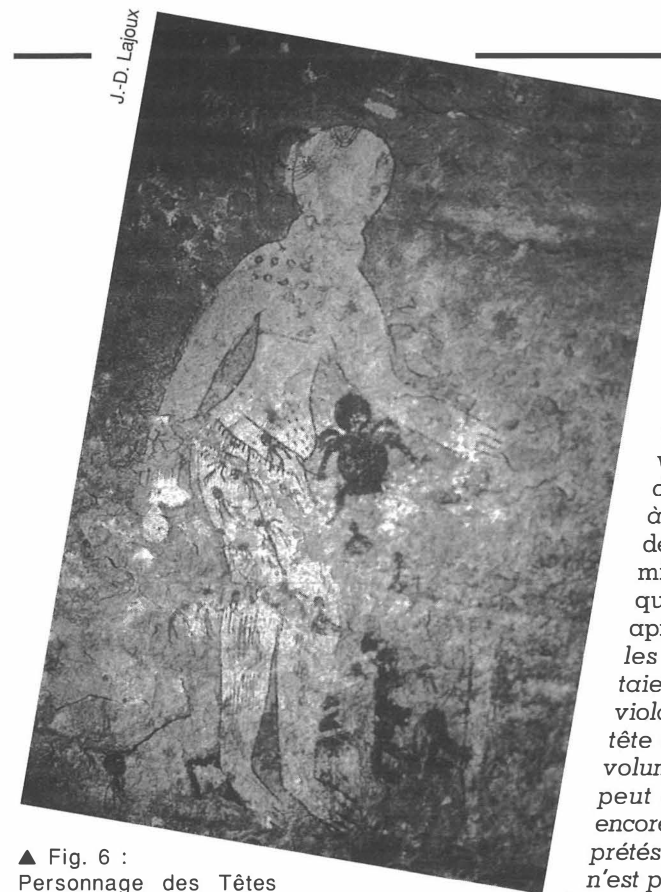
En 1975, le Dr V.I. Avinsky, géologue de Kouibychev « *qui poursuit des recherches afin de retrouver des traces de visites d'Extra-terrestres à notre planète* », déclarait : « *Les gravures rupestres faites au cours des époques paléo et néolithique sont parfois attribuées à la fantaisie d'artistes primitifs. Mais la fantaisie n'emprunte-t-elle pas à la réalité ? En dehors de cela, les peintures rupestres ne peuvent pas être considérées du point de vue de l'art actuel (...). Il y a également la question de la similarité des images qu'on a trouvées dans différentes parties du monde ; et finalement, quelle peut être l'explication d'une telle explosion d'admirable fantaisie de la part de l'homme préhistorique ?* »[28]. Pour illustrer ces questions, J. Bergier et G.-H. Gallet[29] publièrent deux cartes du monde recensant des œuvres rupestres et mobilières de civilisations et d'époques très diverses. L'une concerne les Extra-Terrestres, et l'autre leurs véhicules spatiaux. Sur la première, des gravures et peintures rupestres sibériennes, américaines et australiennes sont convoquées, et elles y voisinent avec les « martiens » du Sahara ; ces derniers se réduisent au « *Grand dieu* » de Jabbaren[30], à trois autres personnages des « Têtes Rondes » de Jabbaren[31], et à l'archer de Ti-n-Tazarift déjà cité, que les auteurs ont à nouveau privé de son arc[32], décidément jugé incompatible avec l'avance technologique prêtée à d'anciens visiteurs de l'espace. Sur la seconde carte, de nombreuses figurations à base de cercles concentriques sont interprétées comme « soucoupes » et, parmi elles, on trouve une énigmatique figuration tassilienne d'I-n-Awanghet extraite d'une fresque dite de « *La Nageuse aux seins sur le dos* »[33]. Selon Avinsky, « *une étude attentive de ces figures et de ces dessins révèle les éléments essentiels d'un scaphandre spatial (...). Plus d'une centaine de dessins anciens d'éléments semblables à des antennes sur la tête de figures anthropomorphes ont été trouvés dans différentes parties du monde. La classification de ces dessins*

25. Anonyme 1982, p. 57. Sous ce rapport, l'appellation d'*astronautes* utilisée - une seule fois - par Muzzolini (1982) pour désigner le type "martien" des Têtes Rondes, apparaîtrait plus judicieuse.
26. Le Quellec 1992-b.
27. Lhote 1973 (réédition de Lhote 1958), p. 234.
28. Traduction d'un entretien avec Vladimir I. Avinsky paru dans un numéro de *Moscow News* de 1975, et publiée dans Bergier & Gallet 1977, pp. 7-14.
29. 1977, p. 8.

30. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1957-58, fig. 6 p. 27, et Lhote 1958, fig. 18.
31. Le document original utilisé se trouve dans Breuil 1954, fig. 27.
32. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1958, fig. 44.
33. Le document original utilisé se trouve dans Lhote 1957-58, pl. I en haut, et dans Lhote 1958, fig. 36.

▼ Fig. 5 : Personnages des Têtes Rondes de Jabbaren (d'après Lhote). Remarquez la présence de traits culturels jamais cités par les auteurs qui voient, dans les "Martiens" du Sahara, de véritables astronautes : pagne en peau animale à queue et pattes pendantes, bracelets, décors corporels, floches et pendentifs, arc.





▲ Fig. 6 : Personnage des Têtes Rondes de Ti-n-Teferiest (hauteur = 1 m) : remarquez les décors corporels, tout à fait comparables à ceux que les ethnographes observent encore dans l'Afrique actuelle.

selon leurs caractéristiques géométriques coïncide pour l'essentiel avec la classification des types connus ou possibles d'antennes. Les dessins ressemblant à des antennes se prêtent à une analyse qui révèle leurs paramètres de fonctionnement et leurs usages fondamentaux. En se servant de ces "spécifications", nous nous proposons d'en développer des modèles qui fonctionnent »[34]. A l'argument selon lequel « *les gravures rupestres de "Têtes rondes", au Sahara et tous les genres de dessins ressemblant à des antennes ou des fusées ont une origine rituelle, religieuse* », Avinski faisait remarquer que « *les sources et les prototypes des vestiges culturels restent encore non éclaircis* » et ajoutait que, selon lui, « *il serait plus juste de dire que ces dessins ont une application rituelle, mais non une origine rituelle* »[35]. J. Bergier et G.-H. Gallet commentèrent ces déclarations en répétant que « *partout dans le monde on trouve des monuments souvent géants, des stèles, des dessins sur les parois des cavernes, sur des rochers, qui montrent des "êtres" surnaturels avec des costumes étranges, des casques munis d'antennes, avec leurs machines, leurs "chariots volants"* »[36], pour conclure enfin qu'il existe « *aussi bien dans les monuments que dans les mythes, une telle dénivellation par rapport au niveau culturel du moment où ces monuments ont été élevés et ces mythes sont nés, que l'idée d'une intervention extérieure n'est pas à rejeter a priori* »[37]. Il est intéressant de comparer ces avis avec l'une des premières descriptions des « Têtes Rondes », que Lhote avait donnée peu de temps après leur découverte : « *Il est apparu que les images les plus anciennes représentaient des petits personnages peints à l'ocre violacée au corps subschématique et à la tête ronde, celle-ci présentant toujours un volume hypertrophié. Le sommet de la tête peut être nu ou bien porter des cornes ou encore des appendices qui peuvent être interprétés comme des plumes. Le vêtement, qui n'est pas général, est réduit à un petit pagne dont les extrémités retombantes sont de deux ou de trois. L'armement qu'ils portent est variable, car s'il est généralement réduit à un bâton, on note aussi la présence de l'arc et d'un type de lance de grande dimension qui devait avoir une fois et demi la taille d'un homme. Il n'y a pas de scène vraiment intelligible et les animaux sont rares, mais on peut toutefois noter l'éléphant et le mouflon* »[38]. Cette citation montre combien la pensée de Lhote fut trahie par les auteurs qui le citaient tout en lui donnant du « professeur », alors qu'à cette époque il était simplement attaché au Musée de l'Homme, et qu'il ne professera jamais. On aura compris que les références au « professeur » ou au « savant français » Henri Lhote ne sont pas utilisées pour nourrir la bibliographie d'auteurs qui ne s'embarrassent généralement guère de citer leurs sources, mais pour accréditer – indûment – une théorie qu'ils voudraient bien pouvoir renforcer par la caution d'une autorité reconnue. A cette fin, les fonctions et titres officiels les plus étrangers au problème traité sont régulièrement convoqués et, par

34. *Apud* Bergier & Gallet 1977, pp. 11-12.
35. *Apud* Bergier & Gallet 1977, pp. 9-10.

36. Bergier & Gallet 1977, pp. 17-18.
37. Bergier & Gallet 1977, p. 19.
38. Lhote 1957-58, p. 44.

exemple, G. Tarade prendra bien soin de préciser, avec une naïve déférence, que V. Zaïtsev, auteur d'un article intitulé « Des cosmonautes sont venus sur terre il y a 12 000 ans » paru dans le mensuel *Spoutnik*, était « *licencié en philosophie et spécialiste de la littérature yougoslave* », et qu'il exerçait les fonctions de « *maître assistant à l'Institut des Littératures de l'Académie des Sciences de L'U.R.S.S.* »[39].

En 1977, le Dr L.E. Navia, « *professeur de philosophie au New York Institute of Technology* », restera quant à lui sur le terrain strictement épistémologique qui était le sien et demandera : « *la théorie des Anciens Astronautes rend-elle compte d'une manière adéquate d'un nombre suffisant de données difficile à comprendre autrement ?* »[40]. Après avoir éludé la question en affirmant qu'il serait « *interminable* » d'y répondre, tant les « *faits prétendus expliqués* » sont nombreux et hétérogènes, il se contentera d'écrire que les autres théories ne font que « *recourir à des hypothèses ad hoc qui manquent de cohérence et d'universalité.* » Et de citer en exemple l'interprétation du « *fameux "grand dieu martien" ainsi dénommé par l'archéologue Henri Lhote, comme (...) représentation de masques et de costumes rituels* »[41].

L'une des dernières occurrences du thème ici traité se trouve dans une bande dessinée de B. Capo, intitulée *Tin Hinan* et qui utilise des relevés publiés par Lhote, en leur faisant côtoyer des représentations de dinosaures et de ptérodactyles, interprétées dans un style similaire[42]. Mais cet anachronisme est ici parfaitement volontaire et maîtrisé, puisqu'il participe cette fois du développement d'une œuvre de fiction où un voyage temporel constitue justement l'essentiel de l'intrigue (fig. 9, p. 14).

Remarques

Dans une mise au point datant de 1979, A. Muzzolini montrait que, si les peintures des « Têtes Rondes » ont d'abord été reconnues et définies au Tassili, leur aire de répartition s'étend plus loin au Nord-Ouest ou dans l'Akâkûs et qu'on trouve dans l'Ennedi et jusqu'en Awenât des œuvres peut-être apparentées[43]. Cependant, ces peintures sont essentiellement concentrées au Tassili[44], dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres environ, et il ne faut pas perdre de vue que cette appellation commode recouvre en réalité plusieurs styles très différenciés, l'ensemble des figurations concernées paraissant être de dix à vingt fois moins important numériquement que les peintures de style « bovidien ». Dans cet ensemble, les « Martiens » proprement dits sont eux-mêmes très minoritaires et appartiennent aux phases ancienne (dite des « Martiens primitifs ») et moyenne (dite des « Martiens évolués »). De plus, au sein de ce groupe des « Martiens », les personnages à tête ronde présentant des excroissances (les fameuses « antennes ») sont rarissimes : tout au plus, deux ou trois exemplaires en montrent, dont ne fait justement pas partie le « Grand dieu martien » de Jabbaren, le plus souvent cité.

Fig. 7 : Personnage des Têtes Rondes de Ti-n-Tazarift : remarquez la présence d'un arc à double courbure (Lhote 1973, fig. 44).



Fig. 8 : Le même personnage de Ti-n-Tazarift, utilisé par L. Pauwels et J. Bergier pour illustrer un article de M. Agrest défendant l'hypothèse d'une ancienne présence extraterrestre au Sahara : l'arc, peu compatible avec cette idée, a été soigneusement coupé (tel que publié par Agrest, 1966, p. 43).



Lhote

Quant à la dénomination de « Martiens » elle-même, aucun spécialiste de l'art rupestre ne l'a jamais prise à la lettre, à commencer par Lhote qui, dans une ultime mise au point avant son décès, fit la déposition suivante : « *Le terme de "Têtes rondes" découla de la façon dont les appelèrent les différents membres de la mission, encore que le terme de "Martiens" fut souvent employé* », non sans regretter que la seconde appellation permet de « *tomber dans une fantaisie romantique* »[45]. Pour G. Camps, le terme de « Martiens » n'est qu'une « *désignation cocasse à laquelle on préférerait celle de "Têtes rondes archaïques"* »[46]. A la suite de sa communication sur l'extension du style des Têtes Rondes au Symposium sur l'art et la religion préhistorique, tenu au Valcamonica en 1979, un participant a demandé des précisions à A. Muzzolini : « *J'aimerais que vous clarifiez l'utilisation du terme de "martien". Est-ce devenu un terme technique ou s'agit-il d'un emprunt à l'usage courant de façon à mieux comprendre ce dont il s'agit ?* » La réponse de l'orateur fut claire : « *Certainement, personne ne croit qu'il s'agisse de Martiens. Ils furent initialement appelés « Martiens » par l'expédition de Lhote, car les figures ressemblaient à des Martiens de bande dessinée. Malheureusement, le mot est resté. Le terme se trouve actuellement dans la littérature. C'est devenu un mot technique courant.* »[47]. Mais il est non moins clair, on l'a vu, que certains persistent à prendre le terme dans son sens primaire, et « *croient qu'il s'agisse de Martiens* ». C'est sans doute la raison pour laquelle le même auteur revint sur le sujet en 1982, en apportant les précisions suivantes : « *Ce sobriquet de "Martiens" fut adopté par Lhote et ses coéquipiers, lorsqu'ils découvrirent la fresque du "grand dieu" de Sefar, représentation la plus célèbre de ce groupe. Lhote l'emploie incidemment dans ses écrits, mais manifeste quelque retenue, semble-t-il, lorsqu'il le propose comme nom conventionnel de ce style. Ce terme bouscule, il est vrai, les usages scientifiques : ceux-ci veulent qu'on nomme une entité par ce qu'elle est réellement, non par ce qu'elle n'est manifestement pas. Un terme ironique nie la réalité de ce qu'il affirme. Mais l'opération risque de devenir trop subtile ; et parfois dangereuse : on nous a demandé plusieurs fois si, personnellement, nous croyions, vraiment à cette "histoire de Martiens". Il n'empêche : ce mot se réfère à un type bien connu et bien caractérisé dans l'univers fantastique des bandes dessinées, pourquoi l'abandonner? Sauf si Lhote propose un jour quelque autre terme aussi expressif, nous l'utiliserons, entre guillemets, mais sans complexes – après avoir proclamé, haut et fort, que nous ne croyons pas, vraiment pas, qu'il s'agisse d'authentiques "Martiens"* »[48].

On ne peut qu'adopter une position similaire car, pour croire que ces peintures représenteraient de « vrais » Martiens, il faudrait ignorer les dizaines de milliers d'œuvres rupestres sahariennes qui ne ressemblent aucunement à des « martiens », et ne considérer les peintures des « Têtes Rondes » qu'en dehors de leur contexte ethnologique, stylistique, anthropologique, chronologique et géographique. En effet : (a) plusieurs traits culturels propres à ce groupe (masques zoomorphes, arcs, pagnes ou étuis péniens, bijoux, peintures et ornements corporels) se retrouvent naturellement dans d'autres ensembles rupestres contemporains ou plus tardifs, par le jeu des influences et survivances ; (b) les techniques de figuration qui y sont utilisées (aplats clairs cernés d'un contour ocre épais) survécurent très longuement parmi les œuvres bovidiennes ; (c) leur style trouve également des échos graphiques dans les rupestres sahariens d'autres périodes (notamment la « position du skieur »[49] des personnages vus de profil, avec les jambes jointes légèrement fléchies) ;

39. Tarade 1969, p. 25.
40. *Apud* Bergier & Gallet 1977, p. 31.
41. *Apud* Bergier & Gallet 1977, p. 32.
42. Capo 1992. A titre indicatif, on y reconnaît notamment, pp. 8-9, des girafes d'Adjefou (Lhote 1958, fig. 59), des spirales triples gravées dans le style de celles du Wâdi Djérât (et qui, dans la réalité, ne côtoient jamais les peintures) (Lhote 1976), une antilope gravée de Ti-n-Térirt (Lhote 1970, fig. 33), des éléments de la grande fresque dite du *"grand dieu aux orantes"* de Séfar (Lhote 1958, pl. II), une interprétation du char peint d'Ala-n-Edoument (Lhote 1958, fig. 57), la fameuse *"Dame Blanche"*, ici identifiée à Ti-n-Hinan, etc.
43. Muzzolini 1979.
44. Muzzolini 1982.
45. Lhote 1989, p. 922.
46. Camps 1989, p. 925.
47. *Discussion on the paper of Muzzolini*, dans Muzzolini 1979, pp. 511-512.
48. Muzzolini 1982, p. 180.
49. Muzzolini 1986, p. 127.

(d) les types anthropologiques reconnaissables semblent montrer que « *Les Têtes Rondes se peignaient sous les traits d'Europoïdes* » [50] ; (e) parmi les gravures et peintures sahariennes, se remarquent des œuvres autrement plus étonnantes et « fantastiques » que les prétendues figurations d'« Anciens astronautes », tels ces géants anthropomorphes à tête de lycaon capables de porter un rhinocéros d'une seule main, et qui sont évidement des représentations d'êtres mythiques dont nul ne songerait à affirmer qu'ils ont réellement existé [51] ; (f) sans compter qu'une majorité de « martiens » seraient en fait... des « martiennes », eu égard à la présence de seins parfaitement reconnaissables. Mais les défenseurs de l'hypothèse des « Martiens au Sahara » ignorent tout de ces faits et négligent le contexte des œuvres qu'ils invoquent [52]. Regroupant artificiellement des figurations d'âge et de provenance diverses, ils en déduisent l'existence d'une « *race disparue* » [53], d'un « *mystérieux peuple saharien* » [54] tout aussi irréel que le fameux « peuple des mégalithes » auquel certains voulurent naguère attribuer la paternité des pierres dressées du monde entier.

Dès 1966, alors que peu de personnages à « tête ronde » étaient encore connus, Lhote reconnaissait qu'ils avaient été « *rendus célèbres par le "Grand dieu martien" dont se sont emparés ces derniers temps les amateurs de science-fiction* » [55], et J. Bernolles émettait déjà l'hypothèse que ces peintures pourraient représenter des personnages portant des masques sphériques ou circulaires parfois cornus, et à décor non somatique, comme on en connaît actuellement chez de nombreuses ethnies africaines [56]. Reprenant ce dossier, nous avons récemment étendu la recherche à l'ensemble des figurations maintenant inventoriées et multiplié les comparaisons ethnographiques [57] montrant que l'hypothèse de Bernolles, qui s'intègre sans difficulté au contexte archéologique et ethnographique saharien et africain, peut désormais être considérée comme vérifiée [pour le détail de l'argumentation, nous nous permettons de renvoyer à notre travail [58]].

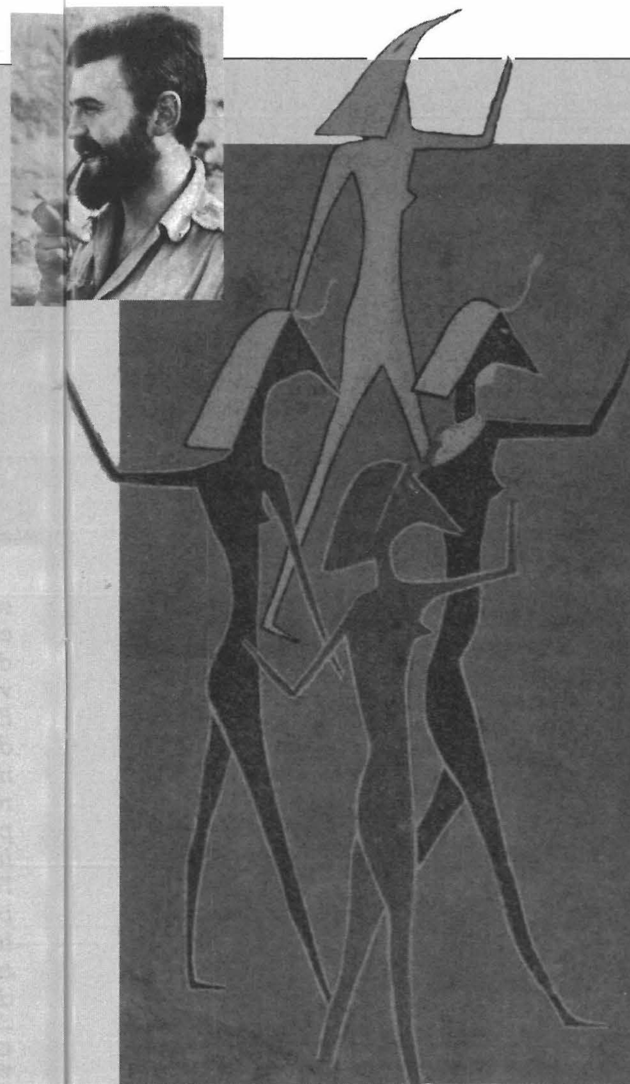
50. Muzzolini 1986, p. 171.
51. Sur ces êtres, voir Gauthier et Le Quellec 1993, Le Quellec 1993, Le Quellec & Gauthier 1993.
52. La même absence de prise en compte du contexte des œuvres a conduit Aimé Michel à reconnaître des ovnis sur des représentations paléolithiques, dans un article méthodologiquement inacceptable (Michel 1969. Contra : Maugé 1983, Scornaux 1984).
53. Kolosimo 1973, p. 153.
54. Kolosimo 1973, p. 152. Pourtant, Peter Kolosimo est, parmi les "archéomanes" que nous citons, l'un des mieux informés, puisque, outre les travaux de Lhote, il cite ceux de Mori, Frobenius, Di Caporiaco et Almasy. Mais on sait que la prétendue "momie" de Waw el Muhuggiag (Akâkus, Libye) qu'il utilise pour risquer des rapprochements avec l'Egypte, n'est qu'un cadavre d'enfant conservé par des conditions désertiques particulières, sans intervention humaine aucune (Sattin & Gusmano 1964).
55. Lhote 1966, p. XXXVI.
56. Bernolles 1966, pp. 103.
57. Notamment avec des masques *baluba, bapende, kwele, batetela*, et *bateke*.
58. Le Quellec 1992-a, pp. 505-524. L'hypothèse d'Anati, selon laquelle les figurations des Têtes Rondes seraient l'expression "*de visions provoquées par l'usage de stupéfiants*" (Anati 1989, p. 199) est une simple spéculation, ne reposant sur aucune donnée vérifiable, mais rapportable à une tendance récente cherchant à expliquer l'ensemble des arts rupestres africains par des pratiques "chamaniques", tendance qui nous paraît reposer sur une vision tronquée du chamanisme.

Des artistes apocryphes

Il importe de se défier des publications non illustrées ou dans lesquelles ne figurent que des « relevés ». En effet, ceux-ci ne sont pas toujours fiables et plusieurs exemples de faux manifestes sont connus. On se souvient des prétendues trouvailles de Meillet dans la grotte du Chaffaud en Charente, où les gravures mobilières « *les plus remarquables d'Europe* » voisinaient des inscriptions « préhistoriques » en caractère *devanâgari* (dont le faussaire ignorait qu'ils ne furent en usage qu'à partir du IXe siècle de notre ère) [1]. Les pseudo-gravures magdaléniennes de Thayngen, dont Lindenschmitt démontra qu'elles étaient inspirées des illustrations d'un ouvrage de zoologie publié en 1868 [2], occupent également une place de choix dans les annales des faux palethnologiques, avec les « *Primitive pictographs* » soi-disant découverts par T. Barry dans des tumulus écossais [3]. Certes, ces exemples sont anciens et l'on pourrait croire que, les progrès de la Préhistoire aidant, des supercheries aussi grossières ne sont plus possibles de nos jours. Pourtant, au Sahara on connaît quelques cas récents. Dans son premier livre sur les fresques du Tassili, H. Lhote écrivait : « *Jabbaren devait nous réserver, entre beaucoup d'autres, une grande surprise. En nettoyant une paroi, Claude* [Guichard, ndlr], *en effet, devait mettre au jour quatre petites femmes à tête d'oiseau, parfaitement identiques à celles figurées sur certains monuments égyptiens. C'est tellement caractéristique que nous nous attendons à voir apparaître les hiéroglyphes explicatifs de la scène, mais en vain ! Nous n'apercevrons rien, malgré des nettoyages répétés* ». Interrogé par les membres de son équipe, Lhote affirmera que ces « *petites déesses à tête d'oiseau appartiennent à l'époque historique, peut-être à la XVIIIe ou à la XIXe dynastie, ce qui les situe approximativement vers 1200 av. J.-C.* ». Et notre savant d'ébaucher plusieurs hypothèses susceptibles d'expliquer cette étonnante présence égyptienne en plein Sahara (expédition punitive de guerriers égyptiens, Libyens de retour des geôles egyptiennes où ils se seraient imprégnés de culture locale), avant de conclure que « *nos recherches futures apporteront peut-être d'autres éléments plus décisifs aux égyptologues qui se pencheront sur ce problème* » [4].

L'inventeur de ces « *peintures typiquement égyptiennes* » [5] était Claude Guichard, que Lhote présentait ainsi : « *ancien des Beaux-Arts de Grenoble et de Paris. Fresquiste minutieux,* [il] *a déjà contribué à la décoration de plusieurs églises dans la région des Alpes* » [6]. Nul doute que cet artiste, « *d'une sensibilité extrême* » [7] avait quelque bonne raison de faire une innocente farce à son chef de mission. En tout cas, dans son propre ouvrage, D. Lajoux, qui participait à la même mission, (et qui retourna ensuite seul sur le terrain pour faire d'excellents documents photographiques des rupestres) ne consacrera à ces figures féminines que les lignes suivantes : « *Nous les avons vues ; cinq années après leur découverte, il n'en reste rien, si ce n'est le souvenir de la plaisanterie d'un des artistes chargés d'exécuter les relevés* » [8]. Et pourtant, elles poursuivent, impassibles, leur destin bibliographique. C'est ainsi qu'en 1990, A. Getty fut bien aise de les évoquer pour confirmer ses vues sur « La » Déesse : « *La peinture rupestre saharienne dite des "quatre déesses-oiseaux", qui représentent les races noire, jaune, rouge et blanche, évoque le voyage extatique que les chamans entreprenaient dans l'au-delà : debout aux quatre coins cardinaux, la tête coiffée d'un serpent et levant chacune un bras, les déesses invoquent les puissances du Ciel et de la Terre (Jabbaren, 3500-2500 av. J.-C.)* ». Il est à souhaiter que l'auteur de la fresque aura l'occasion de savourer ces lignes, dûment accompagnées d'une reproduction d'un « relevé » en couleurs.

En règle générale, il convient donc de se défier des œuvres illustrant des thèmes exceptionnels, surtout lorsque ces hapax ne sont connus que par des relevés. Statistiquement, les faux sont assez rares, mais nombreuses sont par contre les illustrations d'ouvrages où le dessinateur a donné (consciemment ou non), un petit « coup de pouce » à des dessins qui, ainsi, se trouvent illustrer magnifiquement les théories interprétatives de leur auteur. S'il est facile et excusable de se laisser abuser par des imperfections naturelles de la roche qui peuvent être intégrées ou non au relevé, il est par contre impardonnable d'omettre sciemment certains détails « gênants », comme l'arc tenu en main par un des « Martiens » lorsque le publie Lhote, mais qui disparaît curieusement lorsque la même image illustre un article d'astro-archéologie. ☐



◄ Le "relevé" des fameuses déesses à tête d'oiseau (Lhote, 1973).
◄◄ Claude Guichard (Lhote, 1973).

Jean-Loïc Le Quellec

(1) P.A Brouillet et Meillet, 1864. *Epoques antédiluvienne et celtique du Poitou ou recherches et études sur les monuments de l'âge de la pierre, recueillis dans les cavernes, le diluvium ou les ateliers celtiques de plein air de cette contrée.* Poitiers, in-8°, 210 p.
(2) A. Vayson de Pradenne, 1932, *Les fraudes en archéologie préhistorique, avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et en sciences naturelles*, Paris, Nourry, pp. 149-161.
(3) *Ibid.*, pp. 278-320.
(4) H. Lhote 1973, *A la découverte des fresques du Tassili*, Paris, Arthaud, pp. 80-81.
(5) H. Lhote, *s.d.*, *Peintures préhistoriques du Sahara. Mission H. Lhote au Tassili*, Paris, Musée des Arts décoratifs (catalogue de l'exposition de novembre 1957 - janvier 1958), p. 61.
(6) Lhote 1973, p. 35.
(7) *Ibid.*, p. 36
(8) D. Lajoux, 1962, *Merveilles du Tassili n'Ajjer*, Paris, Chêne, p. 36.
(9) A. Getty, 1992, *La Déesse, Mère de la Nature vivante*, Paris, Seuil (édition originale : Londres, Thames and Hudson, 1990), p. 49.

Nous avons vu que l'idée de véritables « martiens » au Sahara s'appuie essentiellement sur la présence d'excroissances interprétées comme « antennes » par ignorance du contexte africain ancien et actuel, où diverses façons de coiffures présentent très fréquemment des profils tout à fait semblables aux graphismes sahariens. Cependant, le terme d'« antenne » peut être effectivement relevé sous la plume de quelques spécialistes de l'art rupestre saharien, il est vrai dans des publications très spécialisées, auxquelles nous doutons fort que les tenants de la théorie des « anciens astronautes » aient jamais eu accès. Néanmoins, si l'on prend la peine d'examiner les occurrences de ce terme (qu'ils auraient certainement eu beau jeu de citer s'ils les avaient connues), on s'aperçoit qu'il est utilisé pour décrire toute excroissance située, avant tout, sur les têtes de Bovinés et d'Ovinés. C'est ainsi qu'en 1957, P. Huard décrivait à l'Enneri Ouori un « *Boviné à robe décorée, dont les cornes portent une antenne centrale (plume ?) semblable à celle du ruminant de Bou Alem* »[59]. Ailleurs, on a décrit un mouton de Bou Sekkin (Sud-Oranais) où « *une petite antenne apparaît au-dessus du frontal* »[60], alors qu'un autre animal de Haute-Egypte est dit « *pourvu d'un cornage de bœuf africain avec disque à antenne* »[61]... mais personne ne songerait à soutenir que tous ces animaux sont munis d'émetteurs ou qu'il s'agit d'anciens astronautes [que rien n'oblige à être plus anthropomorphes que zoomorphes[62]]. Du reste, lorsqu'ils veulent éviter toute connotation précise, les spécialistes usent habituellement de termes plus neutres, tels que « appendices », « attributs », « excroissances » ou « aigrettes »[63]. Ainsi, lorsque Lhote prête, une seule et unique fois, des « antennes » aux « martiens » du Tassili, il ne fait qu'utiliser un terme qui, pris dans son contexte, ne prête pas à confusion : « *Parfois (...) des attributs émergent du disque, représentant soit des cornes, soit des plumes, soit des antennes, en nombre d'ailleurs variable* »[64]. Se servir de cette citation pour accréditer l'idée d'une technologie complexe serait aussi stupide que de l'utiliser pour prouver que les « Têtes Rondes » étaient en réalité des insectes[65] ou des navigateurs (puisque le mot « antenne » est à l'origine un terme de marine).

▼ Fig. 9 : Exemple d'utilisation récente des relevés rupestres des peintures des "Têtes Rondes" du Tassili dans une œuvre de fiction (extrait de la bande-dessinée "Tin-Hinan", par B. Capo).



Bernard Capo

S'appuyant essentiellement sur l'emploi usuel d'un vocabulaire dont les auteurs ignorent (ou feignent d'ignorer ?) le sens technique précis, l'hypothèse (controuvée) des « Martiens au Sahara » a rencontré auprès du grand public un succès qui nous paraît dû à plusieurs raisons dont l'analyse est intéressante pour l'historien des sciences. En effet, ses auteurs suivent une démarche dont on ne saurait trop se défier, et dont le « mode d'emploi » peut se résumer ainsi : (a) sélectionner dans une grande masse de documents quelques unités qui, extraites de leur contexte, paraissent énigmatiques, et « inventer » ainsi un problème ; (b) amalgamer ces documents décontextualisés pour constituer un ensemble artificiel auquel on prête alors une motivation invérifiable, ou qu'on explique par la construction d'une hypothèse non testable ; (c) « désamorcer » à l'avance toutes les critiques en les dénonçant comme résultant d'hypothèses ad hoc émises par des spécialistes qu'une vision étroite, – due à la pratique de la science « officielle »,– empêcherait d'avoir une vue suffisamment large des problèmes ; (d) ...et décourager ainsi le retour au terrain ou aux documents primaires, en se contentant de ratiociner en chambre sur des documents de seconde main. On aurait trop beau jeu d'attribuer cette pratique circulaire à la seule activité de « cranks » et de chercheurs malhonnêtes ou en quête d'une notoriété facile, voire de tirages rémunérateurs. Certes, il existe des cas manifestes de malversations (celui de von Däniken est bien connu[66] et nous avons signalé plus haut comment certains documents ont été volontairement tronqués de leurs détails gênants pour la théorie). Cependant, il nous semble que les chercheurs les mieux intentionnés ne sont pas *a priori* à l'abri de tels errements et que seule une extrême vigilance méthodologique permet de s'en prémunir.

Mais il nous paraît plus important encore de signaler que cette démarche relève, chez ceux que leurs contradicteurs appellent « archéomanes » en général, d'un type d'ethnocentrisme extrêmement suspect. En effet, non contents de refuser de prendre la peine de s'informer sur les peuples et civilisations dont ils croient pouvoir étudier les œuvres alors qu'ils en ignorent superbement tout le contexte culturel (et l'on comprend alors combien ils peuvent trouver « énigmatiques », « fantastiques » ou « illogiques »[67] ces bribes qu'ils ne comprennent pas), ils dénient à ces mêmes peuples la capacité d'élaborer des productions culturelles susceptibles de les avoir motivées. Croyant par là reconnaître les indices d'un « décalage » culturel entre, d'une part, des objets d'arts et artefacts qu'ils ne connaissent que des musées ou d'une bibliographie superficielle et, d'autre part, la culture de peuples qu'ils estiment *a priori* primitifs et incapables de les avoir produits, ils ne peuvent expliquer ces objets que par une intervention extérieure, qu'ils imputent à une race supérieure, à laquelle ils prêtent ingénument des caractères et des techniques empruntés à leur propre civilisation. Une version plus subtile de cette démarche consiste à affirmer que les figurations rupestres sélectionnées par les « astro-archéologues » parmi des milliers de documents résultent d'une volonté, de la part des artistes préhistoriques, de « *montrer quelque chose qui leur était étranger* »[68]. Le « Grand Dieu » du Tassili est ainsi supposé représenter une tentative des Néolithiques pour figurer « *quelque chose sortant de leur univers habituel* » et qui, pour R.D. Nolane, est censé trancher sur « *l'art animalier accompagnant les Têtes Rondes* »[69]. Or, au contraire, l'examen des documents connus montre que cet art, que l'auteur ne connaît manifestement pas, est parfaitement en accord avec les représentations de personnages. Il y a là un raisonnement circulaire manifeste : des œuvres artificiellement extraites de leur contexte sont jugées « *inhabituelles* » par des auteurs qui ignorent ce contexte, et ce dernier est lui-même jugé *a priori* prosaïque, afin de mieux faire ressortir le caractère « *exceptionnel* » des figurations que les commentateurs ont pris soin d'extraire au préalable.

De la sorte, toutes les productions symboliques et religieuses de l'humanité, dans le passé du monde entier, ont tôt fait d'être « expliquées » par l'effet d'une sorte de *cargo cult* motivé par le passage de visiteurs de l'espace. On sait que le « culte du cargo »[70] est un mouvement religieux apparu dans les années vingt en Mélanésie[71], et caractérisé par la croyance en des temps nouveaux où l'abondance matérielle sera assurée par l'arrivée de bateaux ou d'avions surnaturels appartenant aux esprits ancestraux. Ce culte, né dans les années vingt, résulte d'une interprétation de l'arrivée des premiers Européens en Nouvelle-Guinée et aux îles Salomon, phénomène lu dans le cadre de la culture locale, où l'on ne considéra bientôt plus les navires chargés de vivres et de marchandises comme provenant du monde des colonisateurs européens, mais comme envoyés par des héros culturels ou des ancêtres[72]. Seuls des observateurs aveuglés par leur sentiment de supériorité ont pu attribuer ce culte à une « mentalité primitive » et le considérer comme aberrant, voire risible, alors qu'en réalité il était le chiffre d'un effort intellectuel sans précédent pour penser la collision de deux univers mentaux différents, et résultait de la capacité créative d'une culture sommée de s'adapter à des changements imposés de l'extérieur[73]. Or que font les « archéomanes », sinon prêter, non plus seulement aux Mélanésiens, mais à l'ensemble des civilisations

59. Huard 1957, p. 200, à propos de la fig. 6, n° 11.
60. Allard-Huard & Huard 1983, fig. 19, n° 8.
61. Allard-Huard & Huard 1983, p. 42, à propos de la fig. 24, n° 10.
62. Il est du reste significatif que les tenants de la théorie des "Anciens Astronautes" ne citent jamais les "*éléphants, antilopes, phacochére, girafe, mouflon, autruche, lion*", tout à fait terrestres, qui côtoient les "Martiens" du Tassili (Lhote 1958, p. 245, légende de la fig. 18). Muzzolini reconnaît l'existence d'une "*faune de type martien*" avec de rares bœufs, quelques girafes, et des éléphants, hippopotames, rhinocéros, mouflons, antilopes (Muzzolini 1983:342-343).
63. Le terme d' "*aigrettes*" est employé, à propos des "Martiens", par Le Corre 1984, p. 16.
64. Lhote 1989, p. 923.

65. Voilà certainement une idée à souffler à Denis Saurat qui, dans les années cinquante, s'échinait à vouloir prouver l'existence d'une antique race d'"*hommes-insectes*" à partir d'une lecture décontextualisée du calendrier de Tihuanaco (Saurat 1955)... décidément, tous les coups sont permis !

66. Verheyden 1974.
67. von Däniken (1972, p. 180) parle de "ces *illogismes* comme *nous en rencontrons à tous les détours de l'histoire*".
68. « *On franchit en revanche un pas supplémentaire dans le mystère lorsque les figures rupestres sont celles d'êtres de forme humaine possédant cependant des détails qui laissent penser que les artistes ont voulu montrer quelque chose qui leur était étranger* » (Nolane 1993, p. 27).

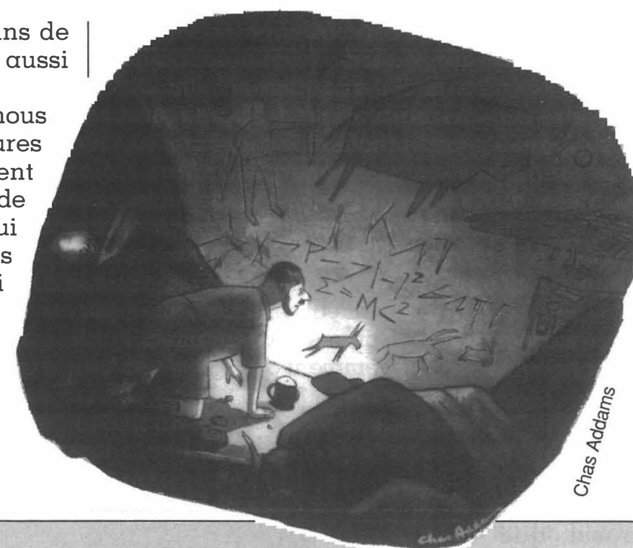
69. Nolane 1993, p. 31.
70. En anglais pidgin, *cargo* signifie "marchandise".
71. Firth 1955, Knottnerus 1983.
72. Dozon 1991, p. 243-244.
73. Sur le *cargo-cult*, voir Breton 1989, Errington 1974, Firth 1955, Knottnerus 1983, Steinbauer 1979, Stent 1977, Valentine 1963.

« primitives » anciennes (c'est-à-dire, selon eux, quelque peu « primaires », et non simplement « premières »), un « psychisme primitif » qui les aurait conduites à diviniser d'anciens colons de l'espace et leurs véhicules ? Dans cette posture, on reconnaîtra sans peine la position ethnocentrique, voire même raciste, de qui ne considère pas sérieusement les productions symboliques et religieuses des civilisations autres que la sienne propre, et surtout de qui refuse sa propre appartenance à l'espèce *Homo religiosus* ou *symbolicus* qui a déjà élaboré des milliers de constructions symboliques et religieuses que l'on ne saurait honnêtement réduire, au mépris de tout acquis archéologique et anthropologique, à l'idée d'une visite d'extra-terrestres apportant la civilisation à des terriens ignares. Il y a là une attitude quelque peu différente de celle de ces contactés qui prônent l'attente messianique ou millénariste des extra-terrestres, selon une sorte de *cargo cult* européen[74]. Dans le premier cas, une explication néo-évhémériste permet d'expliquer, avec la bonne conscience du « civilisé » étudiant des « primitifs », un *cargo cult* archéologique imaginaire, alors qu'inversement, dans le second, une mauvaise conscience engendrée par la civilisation occidentale conduit certains de ses membres à forger un *cargo cult* tout aussi imaginaire, mais eschatologique.

74. Renard 1978, et 1988, p. 113-114 ; Petit 1990, pp. 248-257.

Les démarches et présupposés que nous venons d'analyser à propos des peintures du Tassili, ont provoqué un mouvement d'intérêt vers les dispositifs rupestres de plusieurs autres régions du monde, qui furent ultérieurement soumis[75] à des « lectures » du même type. C'est ainsi que von Däniken, évoquant « *cette extraordinaire* » (et, ajouterons-nous, prétendue) « *parenté entre les pein-*

75. C'est le cas de le dire !

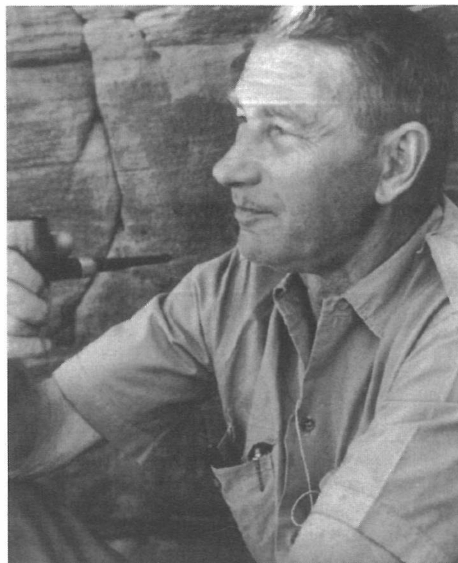

Chas Addams

Références

AGREST (M.), 1962. « Des cosmonautes dans l'antiquité ? », *Planète* 7:38-45.
ALLARD-HUARD & HUARD, 1983. *Les gravures rupestres du Sahara et du Nil. II - L'ère pastorale*, Le Caire, Etudes et Publications des Pères Jésuites en Egypte.
ANATI (E.), 1989. *Les origines de l'art et la formation de l'esprit humain*, Paris, Albin Michel.
ANONYME (J.-P. ADAM), 1982. *La grande aventure de l'archéologie. Rêveries, hypothèses et impostures*, Paris, Laffont.
BAUDOUIN (M.), 1926. *La préhistoire par les étoiles. Un chronomètre préhistorique. L'orientation stello-solaire des monuments préhistoriques (Découverte de ses lois et des rites du culte correspondant)*. Paris, Maloine.
BERGIER (J.) & G.-H. GALLET, 1977. *Le livre des Anciens Astronautes*, Paris, J'ai Lu, coll. L'Aventure Mystérieuse.
BERNOLLES (J.), 1966. *Permanence de la parure et du masque africains*, Paris, Maisonneuve et Larose.
BOCCAZZI (A.), V. de MICHELE & G. NEGRO, 1992. « L'esplorazione geoarcheologica del Great Sand Sea (Sud-ovest dell'Egitto) e relazione di un viaggo del Maggio 1991 » ; *t.-à-p.*, 60 p.
BRETON (S.), 1989. *La mascarade des sexes : fétichisme, inversion et travestissement rituels*. Paris, Calmann-Lévy.
BREUIL (H.), 1954. « Les roches peintes du Tassili n-Ajjer ». *Actes du Congrès Panafricain de Préhistoire, II° Session, Alger, 1952*, 799 p. (65-219).
CAMPS (G.), 1989. « Discussion » à la suite de LHOTE 1989. *Encyclopédie Berbère* VI:925.
CAPO (B.), 1992. *Loïc Francœur. Tin-Hinan*. Paris / Bruxelles, Ed. du Lombard.
CHAUVIN (R.), 1983. *Voyage outre-terre*. Paris, Ed. du Rocher (Science Et Fiction).
DÄNIKEN (E. von), 1969. *Présence des Extraterrestres*. Paris, Laffont (première édition : 1968).
DÄNIKEN (E. von), 1972. *L'or des Dieux*. Paris, J'ai Lu (L'Aventure Mystérieuse).
DORIER (M.) & J.-P. TROADEC, 1985. *Les O.V.N.I.* Paris, P.U.F. (Que Sais-je ?).
DOZON (J.-P.), 1991. « Les cultes messianiques ». *Encyclopédie des Religions* ; Paris, Universalis, 2 vol. (pp. 241-244).
ERRINGTON (F.), 1974. « Indigenous Ideas of Order, Time and Transition in a New Guinea Cargo Movement ». *American Ethnologist* 1(2):255-267.
FIRTH (R.), 1955. « A theory of "cargo cults" ». *Man* 142:130-132.
GAUTHIER (Y.) & J.-L. LE QUELLEC, 1993. « Découvertes de gravures exceptionnelles au Messak Mellet (Libye) ». *International Newsletter on Rock Art* 4:1-3.
HUARD (P.), 1957. « Nouvelles gravures rupestres du Djado, de l'Afafi et du Tibesti ». *Bulletin de l'Institut Fondamental de l'Afrique Noire* XIX(B,1-2):184-223.
HUTIN (S.), 1970. *Hommes et civilisations fantastiques*. Paris, J'ai Lu.
KNOTTNERUS (J.), 1983. « The Melanesian Cargo Cults : A Test of the Value-Added Thoery of Collective Behavior ». *Sociological Inquiry*, Fall 1983, pp. 391 sq.
KOLOSIMO (P.), 1973. *Terre énigmatique*. Paris, J'ai Lu (première édition : Milan, 1964).
LE CORRE (F.), 1984. « Le vêtement dans l'art rupestre nord-africain et saharien ». *Travaux du Laboratoire d'Anthropologie, de Préhistoire et d'Ethnologie des Pays de la Méditerranée Occidentale*, ét. n° 3, 56 p., XXIX pl.
LE QUELLEC (J.-L.), 1992-*a*. *Le symbolisme de l'art rupestre du Sahara central*. Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses.
LE QUELLEC (J.-L.), 1992-b. « L'apport d'Henri Lhote au problème de la chronologie des figurations rupestres sahariennes ». *Sahara* 4:107-113.
LE QUELLEC (J.-L.), 1993. « Cultural areas and interregional relations : the case of the egyptian and libyan theriomorphs ». *Interregional Contacts in the Later Prehistory of Northeastern Africa, International Symposium, Dymaczewo near Poznan (Poland), 8-12 September 1992* (à paraître).
LE QUELLEC (J.-L.) & Y. GAUTHIER, 1993. « Nouveaux êtres mythiques en relation avec des rhinocéros sur les gravures rupestres du Messak Settafet (Fezzân, Libye) ». *Le Saharien*, (à paraître).
LEROI-GOURHAN (A.), 1988. *Dictionnaire de la Préhistoire*. Paris, P.U.F.
LHOTE (H.), 1954. « Le Tassili-n-Ajjer. Description géographique et principaux groupes de roches peintes ». *Actes du Congrès Panafricain de Préhistoire, II° Session, Alger, 1952*, (pp. 67-72).
LHOTE (H.), 1957-58. *Peintures préhistoriques du Sahara. Mission H. Lhote au Tassili*. Paris, Musée des Arts Décoratifs.
LHOTE (H.), 1958. *A la découverte des fresques du Tassili*. Paris, Arthaud.
LHOTE (H.), 1966. « Les peintures pariétales de l'Ennedi relevées par Gérard Bailloud dans le cadre du Sahara ». *Bull. de la Soc. Préhist. Fr.* LXIII(1):XXXIV-XL.
LHOTE (H.), 1970. « Gravures rupestres de Ti-n-Terirt, Iharir, Ahararar Mellen, Amsedenet et In Tebourbouga (Tassili-n-Ajjer, Sahara central) ». *Libyca (Anthropologie - Préhistoire - Ethnographie)* XVIII:185-234.
LHOTE (H.), 1976. *Les gravures rupestres de l'Oued Djerat (Tassili-n-Ajjer)*. Alger, Mém. du C.R.A.P.E., vol. XXV.
LHOTE (H.), 1984. *Le Hoggar, espace et temps*. Paris, Armand Colin (première édition : 1944, sous le titre *Les Touaregs du Hoggar*).
LHOTE (H.), 1989. « Art rupestre. Période des "Têtes rondes" ». *Encyclopédie berbère* VI:922-925.
MAUGE (Cl.), 1983. « OVNI-OVI : sur un certain état de la question ». *Inforespace* 7(h.s.):9.
MICHEL (A.), 1969. « Palaeolithic UFO-Shapes ». *Flying Saucer Review* 15(6):3.
MUZZOLINI (A.), 1979. « L'extension géographique des "Têtes Rondes" au Sahara ». *Prehistoric Art and Religion. Valcamonica Symposium*, pp. 365-384, 511-513.
MUZZOLINI (A.), 1982. « Les "Martiens" dans les peintures des Têtes Rondes du Tassili ». *Travaux de l'Institut d'Art Préhistorique (Toulouse)* 24:177-195.
MUZZOLINI (A.), 1983. *L'Art rupestre du Sahara central ; classification et chronologie. Le Bœuf dans la préhistoire africaine* ». Thèse de Troisième Cycle, Université de Provence (Aix - Marseille I), L.A.P.M.O.
MUZZOLINI (A.), 1986. *L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*. Cambridge Monographs in African Archaeology 16, BAR International Series 318.
NAVIA (L.E.), 1977. « La logique de la théorie des anciens astronautes ». Dans BERGIER & GALLET 1977:21-33.
NEGRO (G.), 1991. « Il Great Sand Sea e la sua esplorazione (Sud-ovest dell'Egitto) ». *Sahara* 4:71-88.
NOLANE (R.D.), 1993. *Autrefois les extraterrestres. Mythes et réalités*. Paris, Vaugirard.
PAUWELS (L.) & J. BERGIER, 1960. *Le Matin des magiciens. Introdution au réalisme fantastique*. Paris, Gallimard.
PETIT (J.-P.), 1990. *Enquête sur les OVNI*. Paris, Albin Michel.
PIENS (Ch.), 1977. *Les OVNI du passé*. Verviers (Belgique), Marabout.
RENARD (J.-B.), 1978. « Soucoupes volantes : le "cargo cult" de l'Occident ». *Le Monde*, 19-20 mars 1978, p. 9.
RENARD (J.-B.), 1988. *Les extra-terrestres*. Paris, Cerf (Fides).
SATTIN (F.) & G. GUSMANO, 1964 : *La cosiddetta "mummia" infantile dell'Acacus nel quadro delle costumanze funebri preistoriche mediterranee e sahariane* ; Tripoli, The Directorate-General of Antiquities, XII pl.
SAURAT (D.), 1955. *La religion des géants et la civilisation des insectes*. Paris, Denoël (réédité chez J'ai lu).
SCORNAUX (J.) & Ch. Piens, 1976. *A la recherche des OVNI*. Verviers (Belgique), Marabout.
SCORNAUX (J.), 1984. « Le jeu des soixante-dix-sept erreurs. » Analyse de l'ouvrage de Rémy Chauvin "Voyage outre-terre". *Ovni-Présence* 30:3-10.
STEINBAUER (F.), 1979. *Melanesian Cargo Cults : New Salvation Movements in the South Pacific*. St-Lucia (Queensland), Queensland University Press.
STENT (W.R.), 1977. « An Interpretation of a Cargo Cult ». *Oceania* 47(3):187-219.
TARADE (G.), 1969. *Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace*. Paris, J'ai Lu ("L'Aventure Mystérieuse").
TOMAS (A.), 1969. *Les secrets de l'Atlantide*. Paris, Laffont.
VALENTINE (C.A.), 1963. « Social status, political power and native responses to European influence in Oceania ». *Anthropological Forum* 1:3-55.
VERHEYDEN (I.), 1974. « Lettre ouverte à M. Erich von Däniken ». *Kadath* 27:10.
VIALOU (D.), 1991. *La Préhistoire*. Paris, Gallimard (L'Univers des Formes).
WANKE (L.), 1977. *Zentralindische Felsbilder*. Graz, Akademische Druck u. Verlagsanstalt.

tures rupestres découvertes en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique », ne craignit pas d'affirmer des figures de Sete Cidades (Brésil) qu'elles « *sont, dans leur grande majorité, identiques à celles qu'on peut voir dans tous les sites préhistoriques autour du globe : cercles, roues (avec rayons), soleils, doubles circonférences, carrés entourés de cercles, représentations variées de croix et d'étoiles* »[76]. Bergier, glosant sur l'article d'Agrest déjà cité et renouvelant les délires « stello-solaires » qui rendirent célèbre le Dr Baudouin entre les deux Guerres[77], affirma qu'« *en Sibérie, on a trouvé récemment des inscriptions et des dessins vieux de 4 000 ans et représentant des nébuleuses extragalactiques* ». Dans la même note, il ajoutait aussi que dans les « *fameuses caves du Bohistan aux Indes (...), des inscriptions montreraient la planète Terre et la planète Vénus reliées par des flèches* »[78]... on apprécie l'usage du conditionnel. Il n'est pas jusqu'aux pétroglyphes sub-actuels des Hopi, qui furent mis à contribution, dès lors qu'on pouvait y reconnaître « *un peu partout, des attributs en forme d'antennes* »[79]. Mais sitôt que l'on consulte les sources, la faiblesse de ces interprétations devient criante et l'infinie variété des sites mentionnés saute aux yeux : loin d'être identiques dans le monde entier, on s'aperçoit immédiatement que, si certains sont composés presque uniquement de signes géométriques (comme à la Gruta de los Milagres au Brésil central), d'autres n'en présentent pratiquement aucun (comme en Inde ou au Tassili)[80].

En un dernier exemple, nous citerons G. Tarade qui, affirmant suivre Kazantzev et se recommandant indûment d'Anati qui n'a jamais rien soutenu de semblable, estime que les graveurs du Valcamonica « *nous ont laissé la preuve absolue que des O.V.N.I. leur rendaient visite à l'aube du monde* » et va jusqu'à « *se demander si les primates de la vallée alpine n'étaient pas l'objet d'un intérêt particulier de la part d'une population beaucoup plus évoluée, disposant d'engins volants* »[81]. Pour illustrer son propos, il ajoute qu'« *un gouffre de science sépare actuellement les sauvages de Bornéo, des chercheurs de Cap Kennedy et de Baïkonour* »[82]. On ne saurait plus ingénument exprimer la fausse dichotomie opposant « sauvages » et « population beaucoup plus évoluée », poussée ici jusqu'au ridicule de l'appellation de « primates » appliquée aux hommes de l'Age du Bronze camunien, période il est vrai considérée, pour les besoins de la cause, comme étant située « *à l'aube du monde* » !

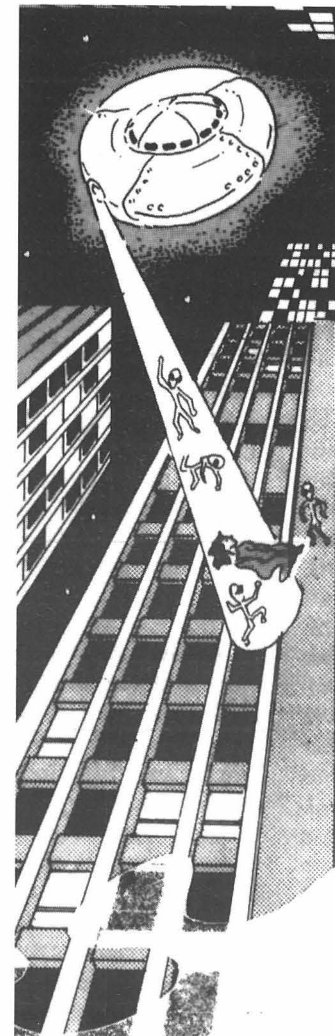

B. Sébire

▲ Henri Lhote, lors d'une expédition africaine

Les « martiens » du Sahara, nés d'une simple plaisanterie d'explorateurs, sont finalement passés dans le vocabulaire scientifique spécialisé des préhistoriens[83]. Mais, à l'époque à laquelle ils ont été découverts, ils ont pu bénéficier du fertile terreau soucoupiste des années soixante, pour susciter toute une littérature sur les rupestres « ufoïdes »[84], donnant matière à une interprétation fabuleuse de la préhistoire, chez des auteurs qui renouèrent avec un ethnocentrisme des plus naïfs, et qui défendent encore parfois une vision de l'humanité n'en finissant décidément pas de rejoindre les vieilles lunes. ■

Jean-Loïc Le Quellec

76. von Däniken 1972, p. 141.
77. Baudouin 1926.
78. Agrest 1962, p. 44.
79. von Däniken 1972, p. 145.
80. En première approche, consulter Vialou 1991, chez lequel on trouvera une bonne orientation bibliographique par aires géographiques. Pour l'Inde, on lui ajoutera Wanke 1977.
81. Tarade 1969, p. 36. Au sujet de certains personnages du Valcamonica, Scornaux et Piens (1976, p. 207) ne craignent pas d'affirmer qu'ils sont "*munis de casques qui commencent à l'épaule, ce qui laisse supposer que ce sont des casques hermétiquement fermés*", mais ces auteurs ne prennent pas la peine de commencer par prouver qu'il s'agit bien de casques et se contentent d'utiliser le procédé des "hypothèses en cascade" (la seconde "renforçant" la première). Voir aussi comment von Däniken (von Däniken 1972 ; p. 95) nomme "*armes radiantes*" les très ordinaires poignards du Valcamonica, correspondant à des types archéologiques bien connus, notamment ceux des civilisations du Rhône et de la Polada (1800 à 1500 av. J.-C.).
82. Tarade 1969, p. 36.
83. Le mot "martien" constitue l'une des entrées du "Dictionnaire de la Préhistoire" d'André Leroi-Gourhan (1988, p. 667).
84. Dans sa réfutation des rupestres "*ufoïdes*" de Rémy Chauvin (1983) et des "*Paleolithic UFO Shapes*" d'Aimé Michel (1969), Jacques Scornaux note bien que ces herméneutes "oublient" le contexte des œuvres qu'ils étudient et notamment "*le fait qu'il y a une continuité de forme, et donc sans doute aussi de signification culturelle, entre les dessins soucoupiques et non soucoupiques*" (Scornaux 1984, critique de Chauvin 1983, pp. 116-117).




Didier Moreau (Phénoména)

Linda Napolitano : l'enlèvement du siècle ?

• par Bruno Mancusi

Difficile de résumer une affaire aussi riche en rebondissements que celle de Linda Napolitano. En août 1989, cette New-Yorkaise écrivit à Budd Hopkins après avoir lu son livre, *Intruders*, pour lui faire part de ses soupçons d'avoir été enlevée 13 ans auparavant. Par la suite, Linda participa aux réunions de ravis que Hopkins organise périodiquement. Le 30 novembre 1989, Linda téléphona à Hopkins pour lui annoncer qu'elle avait été enlevée le matin même, peu après 3 heures. Quelques jours plus tard, elle raconta sous hypnose avoir été emmenée hors de sa chambre à coucher par trois petits humanoïdes en passant à travers la fenêtre fermée (son appartement est au douzième étage) et, en flottant dans l'air, embarquée à bord d'un ovni. Il s'agit donc d'un cas peu fréquent car la plupart des enlèvements se produisent dans des endroits isolés et au sol. Mais les aspects extraordinaires de ce récit ne s'arrêtent pas là :

a) Quatre témoins auraient assisté à la scène : Javier Perez de Cuellar, alors secrétaire général de l'ONU (!), ses deux gardes du corps (« Richard » et « Dan ») et une retraitée (« Janet Kimble »).

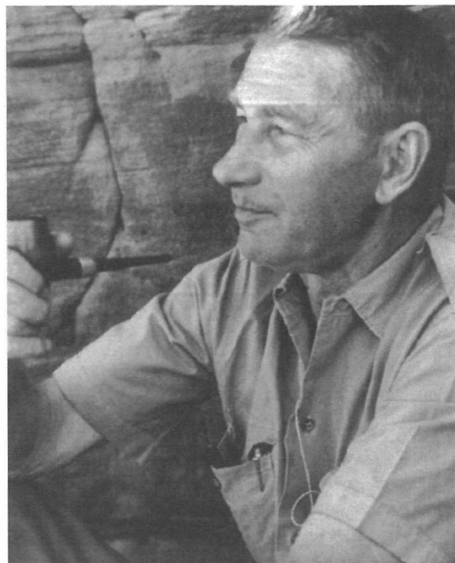
b) Les humanoïdes auraient placé un implant dans le nez de Linda en 1976. En novembre 91, une cousine médecin fit deux radiographies de sa tête : les clichés montraient effectivement un objet allongé se terminant par un filament en tire-bouchon. Des diapositives de ces radios furent présentées par Hopkins au congrès du Mutual UFO Network (MUFON) à Albuquerque, en juillet 1992.

Quatre témoins (dont un indépendant des trois autres) et une preuve matérielle, que demander de plus ? Hélas, si l'on y regarde d'un peu plus près, ce bel édifice se lézarde sérieusement :

1) Les deux « gorilles » n'ont jamais pu être interrogés par Hopkins, qui ne connaît même pas leurs noms. « Dan » serait même déjà décédé. Linda est la seule à avoir pu les rencontrer. Quant à « Janet Kimble », Hopkins a pu l'interroger, mais Willy Smith a montré dans l'*International UFO Reporter* que son témoignage était « impossible ». Dernier point troublant : les deux agents de la sécurité et Janet Kimble ont écrit à... au MUFON ? au CUFOS ? Non, ils ont tous envoyé leur témoignage directement et uniquement à Budd Hopkins !

tures rupestres découvertes en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique », ne craignit pas d'affirmer des figures de Sete Cidades (Brésil) qu'elles « *sont, dans leur grande majorité, identiques à celles qu'on peut voir dans tous les sites préhistoriques autour du globe : cercles, roues (avec rayons), soleils, doubles circonférences, carrés entourés de cercles, représentations variées de croix et d'étoiles* »[76]. Bergier, glosant sur l'article d'Agrest déjà cité et renouvelant les délires « stello-solaires » qui rendirent célèbre le Dr Baudouin entre les deux Guerres[77], affirma qu'« *en Sibérie, on a trouvé récemment des inscriptions et des dessins vieux de 4 000 ans et représentant des nébuleuses extra-galactiques* ». Dans la même note, il ajoutait aussi que dans les « *fameuses caves du Bohistan aux Indes (...), des inscriptions montreraient la planète Terre et la planète Vénus reliées par des flèches* »[78]... on apprécie l'usage du conditionnel. Il n'est pas jusqu'aux pétroglyphes sub-actuels des Hopi, qui furent mis à contribution, dès lors qu'on pouvait y reconnaître « *un peu partout, des attributs en forme d'antennes* »[79]. Mais sitôt que l'on consulte les sources, la faiblesse de ces interprétations devient criante et l'infinie variété des sites mentionnés saute aux yeux : loin d'être identiques dans le monde entier, on s'aperçoit immédiatement que, si certains sont composés presque uniquement de signes géométriques (comme à la Gruta de los Milagres au Brésil central), d'autres n'en présentent pratiquement aucun (comme en Inde ou au Tassili)[80].

En un dernier exemple, nous citerons G. Tarade qui, affirmant suivre Kazantzev et se recommandant indûment d'Anati qui n'a jamais rien soutenu de semblable, estime que les graveurs du Valcamonica « *nous ont laissé la preuve absolue que des O.V.N.I. leur rendaient visite à l'aube du monde* » et va jusqu'à « *se demander si les primates de la vallée alpine n'étaient pas l'objet d'un intérêt particulier de la part d'une population beaucoup plus évoluée, disposant d'engins volants* »[81]. Pour illustrer son propos, il ajoute qu'« *un gouffre de science sépare actuellement les sauvages de Bornéo, des chercheurs de Cap Kennedy et de Baïkonour* »[82]. On ne saurait plus ingénument exprimer la fausse dichotomie opposant « sauvages » et « population beaucoup plus évoluée », poussée ici jusqu'au ridicule de l'appellation de « primates » appliquée aux hommes de l'Age du Bronze camunien, période il est vrai considérée, pour les besoins de la cause, comme étant située « *à l'aube du monde* » !

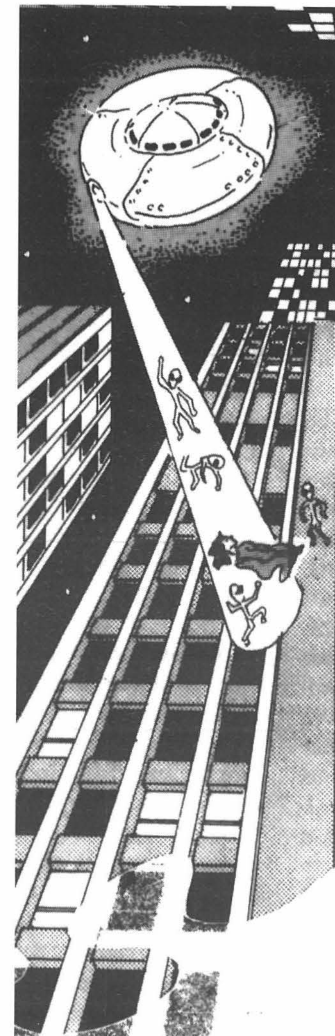

B. Sébire

▲ Henri Lhote, lors d'une expédition africaine

Les « martiens » du Sahara, nés d'une simple plaisanterie d'explorateurs, sont finalement passés dans le vocabulaire scientifique spécialisé des préhistoriens[83]. Mais, à l'époque à laquelle ils ont été découverts, ils ont pu bénéficier du fertile terreau soucoupiste des années soixante, pour susciter toute une littérature sur les rupestres « ufoïdes »[84], donnant matière à une interprétation fabuleuse de la préhistoire, chez des auteurs qui renouèrent avec un ethnocentrisme des plus naïfs, et qui défendent encore parfois une vision de l'humanité n'en finissant décidément pas de rejoindre les vieilles lunes. ■

Jean-Loïc Le Quellec

76. von Däniken 1972, p. 141.
77. Baudouin 1926.
78. Agrest 1962, p. 44.
79. von Däniken 1972, p. 145.
80. En première approche, consulter Vialou 1991, chez lequel on trouvera une bonne orientation bibliographique par aires géographiques. Pour l'Inde, on lui ajoutera Wanke 1977.
81. Tarade 1969, p. 36. Au sujet de certains personnages du Valcamonica, Scornaux et Piens (1976, p. 207) ne craignent pas d'affirmer qu'ils sont "*munis de casques qui commencent à l'épaule, ce qui laisse supposer que ce sont des casques hermétiquement fermés*", mais ces auteurs ne prennent pas la peine de commencer par prouver qu'il s'agit bien de casques et se contentent d'utiliser le procédé des "hypothèses en cascade" (la seconde "renforçant" la première). Voir aussi comment von Däniken (von Däniken 1972 ; p. 95) nomme "*armes radiantes*" les très ordinaires poignards du Valcamonica, correspondant à des types archéologiques bien connus, notamment ceux des civilisations du Rhône et de la Polada (1800 à 1500 av. J.-C.).
82. Tarade 1969, p. 36.
83. Le mot "martien" constitue l'une des entrées du "Dictionnaire de la Préhistoire" d'André Leroi-Gourhan (1988, p. 667).
84. Dans sa réfutation des rupestres "*ufoïdes*" de Rémy Chauvin (1983) et des "*Paleolithic UFO Shapes*" d'Aimé Michel (1969), Jacques Scornaux note bien que ces herméneutes "oublient" le contexte des œuvres qu'ils étudient et notamment "*le fait qu'il y a une continuité de forme, et donc sans doute aussi de signification culturelle, entre les dessins soucoupiques et non soucoupiques*" (Scornaux 1984, critique de Chauvin 1983, pp. 116-117).



Linda Napolitano : l'enlèvement du siècle ?

• par Bruno Mancusi

Difficile de résumer une affaire aussi riche en rebondissements que celle de Linda Napolitano. En août 1989, cette New-Yorkaise écrivit à Budd Hopkins après avoir lu son livre, *Intruders*, pour lui faire part de ses soupçons d'avoir été enlevée 13 ans auparavant. Par la suite, Linda participa aux réunions de ravis que Hopkins organise périodiquement. Le 30 novembre 1989, Linda téléphona à Hopkins pour lui annoncer qu'elle avait été enlevée le matin même, peu après 3 heures. Quelques jours plus tard, elle raconta sous hypnose avoir été emmenée hors de sa chambre à coucher par trois petits humanoïdes en passant à travers la fenêtre fermée (son appartement est au douzième étage) et, en flottant dans l'air, embarquée à bord d'un ovni. Il s'agit donc d'un cas peu fréquent car la plupart des enlèvements se produisent dans des endroits isolés et au sol. Mais les aspects extraordinaires de ce récit ne s'arrêtent pas là :

a) Quatre témoins auraient assisté à la scène : Javier Perez de Cuellar, alors secrétaire général de l'ONU (!), ses deux gardes du corps (« Richard » et « Dan ») et une retraitée (« Janet Kimble »).

b) Les humanoïdes auraient placé un implant dans le nez de Linda en 1976. En novembre 91, une cousine médecin fit deux radiographies de sa tête : les clichés montraient effectivement un objet allongé se terminant par un filament en tire-bouchon. Des diapositives de ces radios furent présentées par Hopkins au congrès du Mutual UFO Network (MUFON) à Albuquerque, en juillet 1992.

Quatre témoins (dont un indépendant des trois autres) et une preuve matérielle, que demander de plus ? Hélas, si l'on y regarde d'un peu plus près, ce bel édifice se lézarde sérieusement :

1) Les deux « gorilles » n'ont jamais pu être interrogés par Hopkins, qui ne connaît même pas leurs noms. « Dan » serait même déjà décédé. Linda est la seule à avoir pu les rencontrer. Quant à « Janet Kimble », Hopkins a pu l'interroger, mais Willy Smith a montré dans l'*International UFO Reporter* que son témoignage était « impossible ». Dernier point troublant : les deux agents de la sécurité et Janet Kimble ont écrit à... au MUFON ? au CUFOS ? Non, ils ont tous envoyé leur témoignage directement et uniquement à Budd Hopkins !


Didier Moreau (Phénoména)

2) Les radiographies ne furent pas développées immédiatement, comme c'est l'usage, mais remises à Linda trois jours après. La veille, Linda s'était réveillée avec du sang sur le haut de la tête et aussi coulant de son nez : les humanoïdes étaient venus récupérer l'implant. Décidément, on joue de malchance dans cette affaire...

3) Linda habite un pâté de maisons à Manhattan où vivent environ 1600 personnes et qui possède son propre service de sécurité, actif 24 heures sur 24. Les agents n'ont pas vu l'ovni et aucun habitant ne leur a rapporté l'avoir vu. Ceci est plutôt étrange car, selon « Janet Kimble », la lueur dégagée par l'ovni était si forte qu'elle crut d'abord qu'un immeuble était en feu et qu'elle dut protéger ses yeux (à 480 m de l'immeuble de Linda). D'autre part, sa voiture est tombée en panne, comme celle de « Richard » et « Dan », et ses phares se sont éteints, étaient-ce les seuls véhicules à circuler dans les parages ?

4) Linda a fait d'autres déclarations fracassantes : elle aurait été enlevée deux fois par « Richard » et « Dan ». Ce dernier, bien qu'amoureux d'elle, aurait même tenté de l'assassiner. Plus fort encore : elle serait la réincarnation de Jeanne d'Arc...

On ne peut que conclure provisoirement que cette histoire paraît hautement invraisemblable et que l'hypothèse la plus probable est celle d'un canular perpétré par le témoin et plusieurs complices. Budd Hopkins prépare un livre sur cette affaire, nous en saurons donc davantage prochainement. ■

Bruno Mancusi

Réferences

Budd Hopkins dans *MUFON 1992 international UFO symposium proceedings*, MUFON, Seguin (Texas) 1992; Budd Hopkins, *MUFON UFO Journal*, n[os] 293 et 296 (1992); Philip J. Klass, *Skeptics UFO Newsletter*, n[os] 16 à 22 (1992-93); Joseph J. Stefula, Richard D. Butler et George P. Hansen, *A critique of Budd Hopkins' case of the UFO abduction of Linda Napolitano*, chez les auteurs, Cranbury (New Jersey) 1993 (trad. fr. : *Phénoména*, n° 14); auteurs divers, *International UFO Reporter*, vol. 18, n° 2 (1993); Walter H. Andrus, *MUFON UFO Journal*, n° 300 (1993).

SERVICE LIBRAIRIE

Une nouvelle liste de livres et revues sur les ovnis est disponible sur demande en écrivant à la rédaction.

Merci de joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.

Premier Symposium international sur les ovnis et les phénomènes aériens anormaux, Saint-Marin, du 2 au 4 avril 1993

Organisé par le Centro Ufologico Nazionale (CUN) et parrainé par le Dicastère des télécommunications et des transports de la République de Saint-Marin, ce congrès public a eu un succès certain, malgré la courte durée de sa préparation (moins de deux mois !). Parallèlement, une exposition de photos d'ovnis était présentée. Le très beau cadre du théâtre Titano a accueilli plus de 200 personnes provenant d'Italie, Saint-Marin, Espagne, France, Belgique, Etats-Unis, Roumanie et Suisse. Parmi les 29 exposés présentés, citons : ovnis et pilotes (Salvatore Marcelletti), ovnis et information (Javier Sierra), le phénomène ovni en Italie (Roberto Pinotti), la vague belge (Michel Bougard), aspects psychologiques (Paola Graziani), les ovnis en Roumanie et en Europe de l'Est (Ion Hobana), ovnis et gouvernement en Espagne (Antonio Ribera), la recherche scientifique officielle en France (Jean-Jacques Velasco), le cas de Varzi (Giorgio Pattera), deux cas avec traces au sol (Umberto Telarico et Alessandro Dattilo) et effets électro-magnétiques sur des avions (Richard F. Haines). Le nombre d'exposés était toutefois beaucoup trop élevé, aucune sélection n'ayant été faite. A la fin du congrès, une table ronde a rassemblé les principaux orateurs pour un débat avec le public. Ce congrès pourrait se dérouler à l'avenir chaque année ou tous les deux ans.

B. Mi



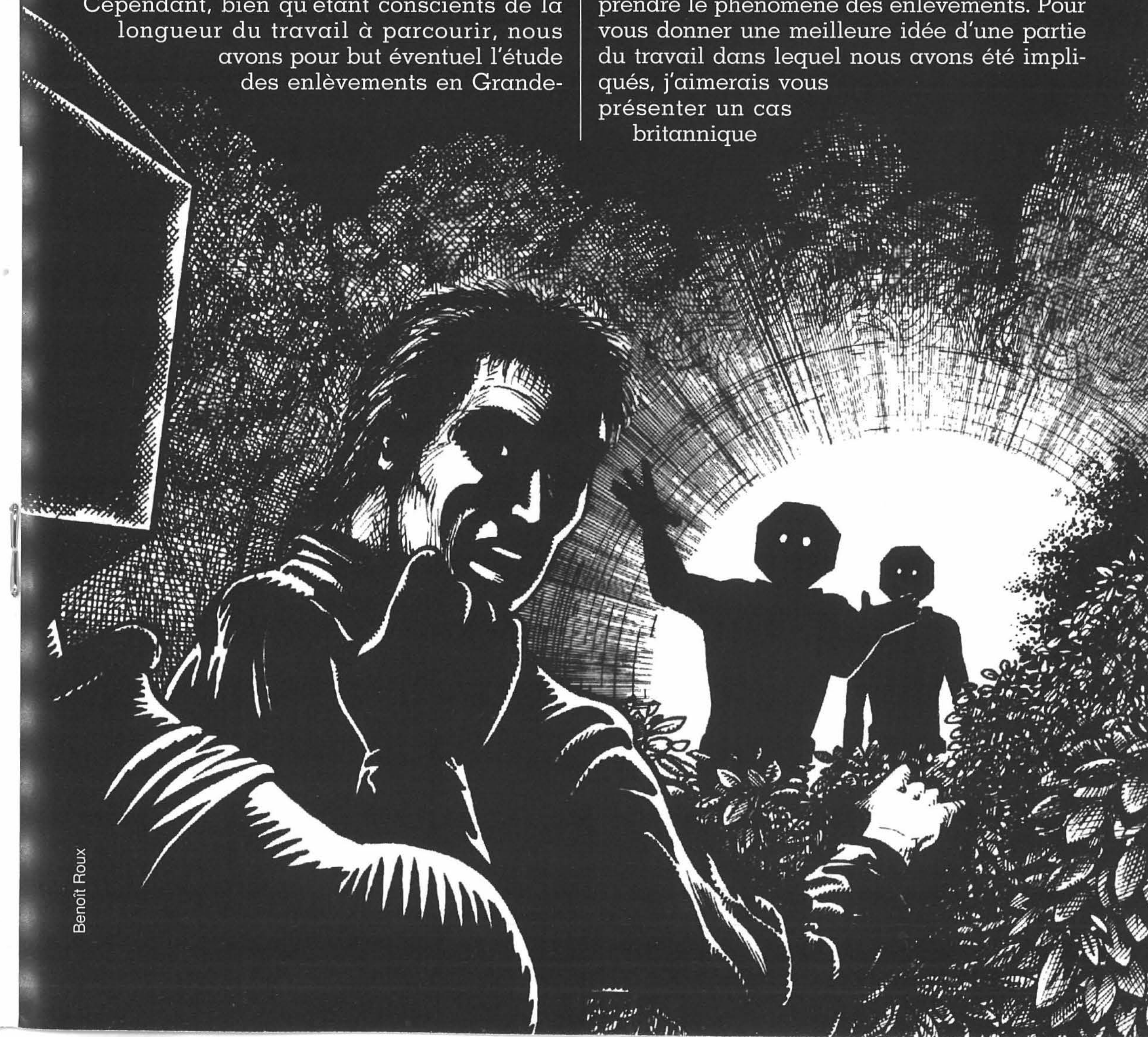
La table ronde avec, de gauche à droite : Ion Hobana, Antonio Ribera, Richard Haines, Michel Bougard, et Jean-Jacques Velasco.

Un enlèvement typiquement britannique

• par Philip Mantle

Depuis deux ans, moi-même et mes amis de l'IUN (Independant UFO Network) et de la BUFORA (British UFO Research Association) avons consacré une bonne partie de notre temps à faire des études sur un aspect particulier de l'énigme des ovnis. Il s'agit des cas d'enlèvements. Progressivement, un petit groupe d'entre nous s'est mis à voyager dans tout le pays à la recherche de cas d'enlèvements, qu'ils soient anciens ou récents. Cependant, bien qu'étant conscients de la longueur du travail à parcourir, nous avons pour but éventuel l'étude des enlèvements en Grande-Bretagne comme cela n'a jamais été fait auparavant.

Notre recherche est bien entendu orientée sur les témoins et la plus grande partie du matériel que nous avons collecté vient de récits de première main, directement des témoins impliqués. Une recherche de ce genre a hélas fait défaut de par le passé et nous pensons que notre approche nous aidera, ainsi que d'autres chercheurs dans le monde, à mieux comprendre le phénomène des enlèvements. Pour vous donner une meilleure idée d'une partie du travail dans lequel nous avons été impliqués, j'aimerais vous présenter un cas britannique



peu connu sur lequel nous sommes en train de travailler. Le cas d'enlèvement en question a été à l'origine enquêté par Contact International (UK) et a été d'abord publié dans la revue *Awareness* (n° 3, 1985-1986). Les enquêteurs de Contact ont été les premiers à travailler sur ce cas, mais depuis qu'ils ont cessé leurs investigations il y a quelque temps, j'ai entrepris une recherche complémentaire sur ce cas avec ma collègue Margaret Fry.

Rencontre rapprochée sur la côte cambrienne

Pendant la semaine du 10 février 1985, quelqu'un rapporta un cas de rencontre rapprochée (enlèvement) à Contact International. Fred Passey, qui en était auparavant le président, a reçu un appel téléphonique (probablement parce que son nom était mentionné dans les livres sur les ovnis de Brinsley Le Poer Trench [fondateur de Contact International, auteur de plusieurs livres cultistes, il devint par la suite le Comte de Clancarty et membre de la Chambre des Lords, ndlr]) et il en informa le siège du groupe à Wheatley qui téléphona au témoin. Ce dernier s'avéra être un jeune homme de 19 ans qui habitait un endroit isolé du nord du Pays de Galles. Il prétendit avoir fait une rencontre étonnante avec un ovni alors qu'il était en train de rentrer chez lui à pied, tôt le matin du 8 février 1985. Apparemment, il fut pris (contre sa volonté) à bord de l'ovni par des êtres extraterrestres ou des robots et transporté vers un vaisseau-mère géant qui stationnait de l'autre côté du système solaire, au-delà de Pluton. Le jeune homme fut visiblement perturbé par cette expérience et, bien qu'il ne souhaitât pas en informer la police ou les médias, il ressentit le besoin d'en parler à un groupe spécialisé tel que Contact International.

Après avoir pris le premier contact téléphonique, l'équipe d'enquête de Wheatley décida d'entreprendre ce long voyage pour rencontrer le témoin aussi vite que possible. Cependant, cette démarche fut anticipée parce que le témoin et sa mère arrivèrent à Wheatley le dimanche matin 17 février, après avoir conduit en voiture dans la neige et la glace depuis une heure du matin. Le besoin de voyager jusqu'à Wheatley était si impulsif qu'ils n'avaient pas donné de coup de téléphone, de telle sorte qu'ils auraient pu trouver personne à leur arrivée. Il s'avéra qu'ayant travaillé en heures supplémentaires, Derek Mansell arriva chez lui, quelque 30 minutes après leur arrivée et il trouva le témoin et sa mère en train d'attendre sur la route. Il les invita à entrer chez lui, mais il fallut une dizaine de minutes avant que le témoin ne quitte sa voiture, persuadé par sa mère. Il fut décrit comme pâle, échevelé et en même temps tremblant. Il n'y avait pas de doute qu'il avait expérimenté quelque chose de terrifiant. Après quelques instants, on a pu joindre David Ridge ; ainsi ce sont deux membres de l'équipe de Contact International qui furent présents lorsque la description suivante de la rencontre fut faite par le témoin.

Notre recherche sur les enlèvements

Avec plusieurs de mes collègues, j'essaye de conduire différents projets de recherche sur les cas d'enlèvements britanniques. Une de ces voies de recherche est celle qui consiste à tester la psychologie des enlevés. Avec l'aide d'un psychologue de Bradford (West Yorkshire) et d'un autre des West Midlands, nous espérons pouvoir refaire une expérience similaire qui avait été conduite sur des enlevés aux USA (*). Plusieurs autres nouveaux cas sont également apparus, dans lesquels on pourrait utiliser l'hypnose si on l'estime nécessaire. Toute cette recherche sur les enlèvements est un programme à long terme et l'affaire que nous relatons dans ces pages est juste un exemple des nombreux cas dans lesquels nous sommes impliqués.

Il faut bien dire que, jusqu'à présent, l'évaluation psychologique des enlevés en Grande-Bretagne n'a pas été possible, principalement à cause du manque d'aide professionnelle en la matière (**) et du manque d'argent. L'idée d'un « fonds pour les enlèvements » n'a pas rencontré d'écho en ce qui concerne l'ufologie britannique, ce qui signifie que toute recherche à venir dans ce domaine devra être auto-financée. Comme ni mes collègues, ni moi-même n'avons de gros comptes en banque, ce projet prendra beaucoup plus longtemps que prévu initialement.

D'un point de vue strictement de recherche, je serais intéressé par tout cas similaire à celui présenté ici, quel que soit le pays d'origine. Merci de me contacter : Philip Mantle, 1 Woodhall Drive, Batley, West Yorkshire, Angleterre, WF17 7SW. □

(*)Références sur les tests psychologiques des enlevés :

– Hopkins, Budd ; Bloecher, Ted & Clamar Aphrodite : « Final report on the psychological testing of UFO abductees », Fund for UFO Research, 1985.
– Rodeghier, Mark ; Goodpaster, Jeff & Blatterbauer, Sandra : « Psychosocial characteristics of abductees: results from the CUFOS abduction project », *Journal of UFO Studies*, vol. 3, p. 59, 1991.

Références sur les témoins d'ovni en général :

– Parnell, June O. & Sprinkle, R. Leo : « Personality characteristics of persons who claim UFO experiences », *Journal of UFO Studies*, vol. 2, p. 45, 1990.

(**) Nous bénéficions de l'aide d'au moins un psychologue et d'un ou deux hypnothérapeutes.

Philip Mantle



▲ Le témoin, à l'endroit où le vaisseau atterrit. Aujourd'hui marié, il a fondé une famille. Pour cette raison, il ne veut plus entendre parler d'enquêtes et préfère ne plus s'occuper de cette expérience.

La rencontre rapprochée

Le témoin rentrait seul chez lui à pied sur une route principale entre 3 h et 3 h 30 du matin, le vendredi 8 février 1985. Il était allé voir des amis dans la ville voisine pour écouter des disques et il était en train de revenir chez lui au village à environ 7,2 km. Apparemment, il est tout à fait normal dans cette région de marcher à cette heure de la nuit. Il connaissait très bien la route et ne portait pas de lampe torche. C'était une belle nuit étoilée et, bien qu'il y ait eu d'importantes chutes de neige sur la plus grande partie du pays dans les derniers jours, il n'y avait pas trop de neige à cet endroit.

Après avoir marché le long de la route pendant environ 20 minutes, son attention fut attirée par un léger bruit de bourdonnement qui provenait d'un champ et, le contournant par un chemin de traverse, il vit un grand objet d'un noir terne qui se déplaçait au milieu du champ. L'objet en question faisait environ la taille de trois garages standard [il s'agit là de garages individuels, ndlr], il était en forme de disque avec un dôme surmonté d'antennes ou de stabilisateurs. Le témoin a estimé qu'il faisait environ 7,30 à 7,90 m de diamètre et 6 m de hauteur. La chose semblait flotter à environ 75 cm au-dessus du sol et avait une écoutille en forme de pont-levis et des fenêtres au sommet. Il n'y avait pas de système d'éclairage visible sur le vaisseau, bien qu'il en sortît une luminosité fluorescente.

Le témoin observait le vaisseau depuis plusieurs minutes lorsqu'il vit s'approcher des silhouettes humanoïdes. A ce moment là, il aurait pu se sauver, mais il a dû y avoir un

autre humanoïde derrière lui, qui en fait l'a capturé et, de quelque manière, l'a entraîné à bord de l'ovni posé dans le champ. Il a décrit ses ravisseurs comme des êtres humanoïdes. Ils auraient pu être des robots dans la mesure où ils bougeaient leurs bras de manière rapide et saccadée. Ils portaient des casques et, apparemment, les traits de leur visage n'étaient pas apparents, si ce n'est qu'il y avait deux faibles lumières à l'endroit présumé des yeux. Le casque de la tête était de forme octogonale. Ils portaient un costume gris avec une ceinture dorée, des bracelets dorés, une boucle verte, des bottes noires qui montaient jusqu'au genou et ils avaient des gants.



En médaillon : le nord du Pays de Galles. Le cas s'est déroulé dans la région Pwllheli.

Le témoin fut emmené dans le vaisseau et on l'examina dans une pièce pendant une quinzaine de minutes. Ensuite, il fut conduit dans une salle de contrôle où se trouvaient trois ou quatres consoles et un écran sur les murs. C'est là qu'il fut préparé pour un « changement temporel» puis ensuite décontaminé. Les êtres communiquaient avec lui par des moyens télépathiques. Ensuite, le vaisseau décolla sans bruit, et sans que l'on sentît des forces G [d'accélération, ndt]. Le témoin prétend qu'il a vu les planètes du système solaire, Jupiter, Saturne, etc. défiler l'une après l'autre sur l'écran ; finalement le voyage se termina au-delà de la planète Pluton et à ce moment-là, le vaisseau apponta un gigantesque vaisseau-mère.

A bord du vaisseau-mère, il fut soumis à un examen médical. Ils utilisèrent un long instrument pointu pour brûler son bras gauche, (les enquêteurs purent voir les marques). Des sondes furent placées autour de son cou et de sa poitrine et son rythme cardiaque fut augmenté, puis diminué. Il a aussi prétendu qu'ils auraient voulu retirer ses yeux de leur orbites, mais on lui a donné le choix de refuser, ce qu'il fit. Les êtres prirent une cassette qu'il portait dans sa poche et l'analysèrent, la musique provenait d'une console qui recevait également ses ondes mentales.

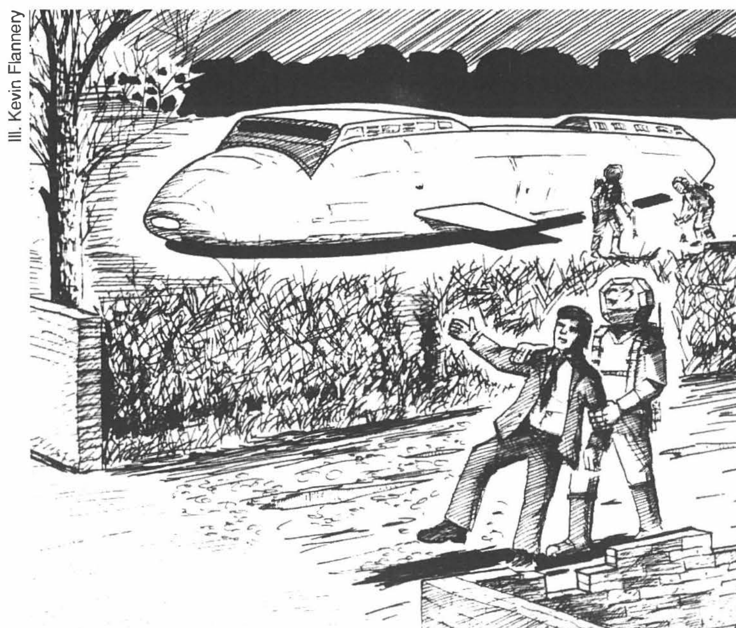
Lors d'une communication télépathique entre les êtres et le témoin, ce dernier put apprendre qu'ils venaient d'une planète située au-delà de la constellation de la Lyre. Les êtres respiraient un oxygène pur et n'aimaient pas l'atmosphère polluée de la Terre. Ils avaient eu une base au Groenland et ont demandé au témoin des informations sur les USA et sur la NASA. Apparemment, ils avaient capturé un vaisseau *Voyager* et, après analyse, l'ont trouvé « primitif ». Le jeune homme a aussi appris que les êtres disposaient de bases sur la Lune, mais qu'ils les avaient détruites lorsqu'ils surent que des sondes étaient envoyées de la Terre. Ils lui ont dit que les trous noirs dans l'espace étaient réellement des champs de force autour des systèmes solaires. Il a aussi découvert que le vaisseau-éclaireur [dans lequel il avait voyagé, ndlr] était fait d'une sorte de plastique inconnu de l'homme.

Après ce qu'il a estimé être une période de six heures depuis le moment où il avait été enlevé, le témoin fut ramené sur la Terre. Son dernier souvenir fut l'ovni en train de disparaître peu à peu de sa vue. Les êtres lui laissèrent pour dernier message qu'ils reprendraient si nécessaire un autre contact avec lui et on l'a averti qu'il ne devait informer quiconque de son expérience. Lorsqu'il quitta le vaisseau, il avait un sentiment d'étourdissement, comme s'il flottait. Un policier en patrouille de nuit le trouva en train d'errer sur la route et le raccompagna chez lui où il arriva vers les 5 h 30. Ainsi, il lui fallut 2 h 30 pour une marche qui normalement dure 1 h 15, ce qui montrait une période de *missing time* d'environ 1 h 30, en comptant aussi le temps nécessaire pour le ramener chez lui en voiture.

Enquête sur les lieux

L'équipe de Contact International était représentée par Derek Mansell, Geoff Ambler et David Ridge. Ces derniers se sont rendus sur les lieux le dimanche 24 février 1985, soit seize jours après l'incident. A la demande du témoin, le nom de ce dernier ainsi que l'exacte localisation de l'événement ont dû être gardés confidentiels.

L'équipe d'enquêteurs a rencontré le témoin chez lui, ainsi que sa mère. Il y avait aussi son plus jeune frère et son grand-père. Une semaine après son étrange voyage à Wheatley, le témoin apparaissait calme et relaxé. Il a bien voulu redire son histoire et la version qu'il en a redonnée apparut tout à fait conforme dans les moindres détails avec les déclarations qu'il fit alors qu'il était en plein stress la semaine précédente. Les marques de brûlures sur son bras gauche étaient encore visibles, bien qu'elles n'apparurent pas de façon évidente à Geoff Ambler qui ne les avaient pas vues auparavant.



Ill. Kevin Flannery

On lui demanda s'il n'avait pas reçu d'autre contact [des extraterrestres, ndt] depuis le 8 février ; le témoin reconnut qu'une tentative de communication avait été faite avant son voyage à Wheatley, mais depuis ce moment-là, la présence des extraterrestres s'était évanouie, peut-être parce qu'il avait informé des personnes étrangères à cette histoire de ce qui s'était passé. Derek Mansell trouva qu'il s'était visiblement calmé en une semaine. Le témoin était très désireux d'entreprendre une régression hypnotique si cela avait été possible.

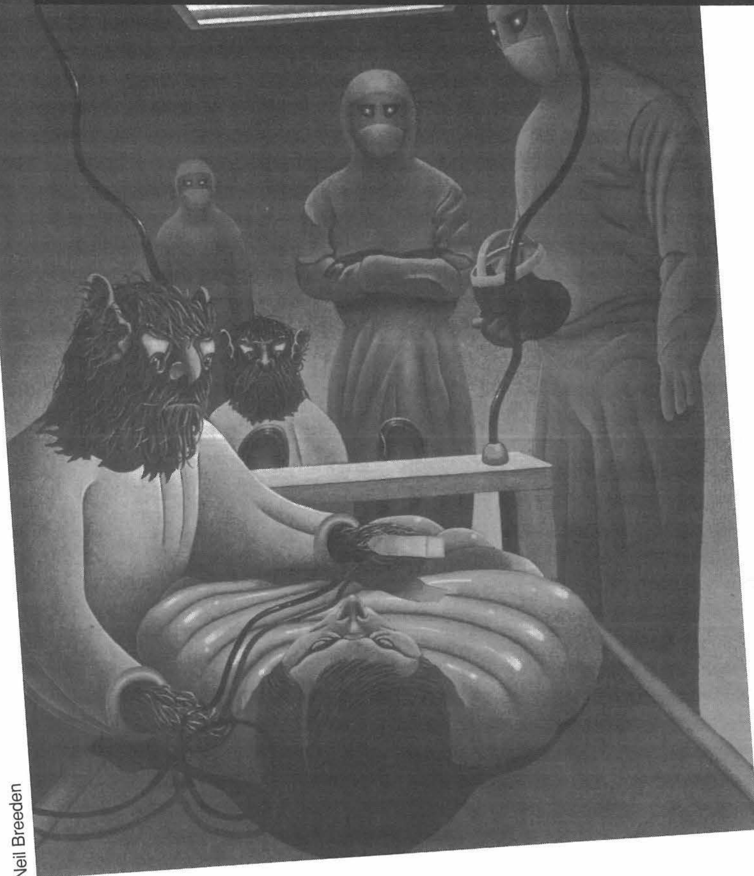
L'équipe d'enquête a essayé d'établir s'il y avait des choses anormales dans l'environnement familial. A part le fait qu'il était sans travail, le témoin n'avait pas de problème, que ce soit avec la boisson ou la drogue. Il fit sur ce point des déclarations sans ambiguïté. Il était visible que les membres de la famille étaient tous concernés par ce qui lui était arrivé et ne donnaient pas d'indications d'incrédulité à son égard. La famille vivait dans une grande maison d'avant-guerre au centre d'un magnifique petit village à environ 800 m de la côte.

Après environ une heure de discussion sur cette affaire avec le témoin et sa famille, l'équipe fut emmenée sur le site de l'atterrissage. Le témoin n'eut pas de mal à montrer exactement où se trouvait le champ, bien que la route traversât une campagne assez monotone. Cet endroit particulier est quelque peu différent des zones montagneuses plus typiques du nord du Pays de Galles. Le terrain semblait particulièrement plat, en fait, certains des champs traversés pendant ce déplacement semblaient étrangement aussi lisses que des terrains de jeu de boules [jeu de boules anglais avec des quilles, ndlr]. Ainsi, plusieurs champs dans la zone auraient pu faire des sites parfaits d'atterrissages pour des ovnis, des hélicoptères ou des avions VTOL (*). Il n'y a pas de bases de la RAF ou d'aéroports civils dans le proche voisinage.

Le champ dans lequel l'ovni avait atterri, cependant, n'était pas l'endroit idéal. Il était légèrement bosselé et le pourtour était entouré d'arbres et de buissons. Le sol était très marécageux, particulièrement au bord du champ, et un fossé et un mur d'un mètre de haut courraient parallèlement à la route. Les enquêteurs ne purent trouver qu'une seule manière d'entrer dans le champ depuis la route sans se trouver totalement embourbés. A 3 h du matin, dans l'obscurité totale, il aurait été particulièrement difficile de marcher librement dans le champ jusqu'à l'endroit où l'ovni stationnait. L'équipe d'enquêteurs réussit finalement à aller dans le champ et examina le sol à la recherche de traces ou de radiations excédentaires avec un compteur Geiger. Il n'y avait aucune trace.

Un chemin fermier ou une route de mau- ☞

Les cas d'enlèvements britanniques : un bref historique


Neil Breeden

■ Septembre 1942 : Cresswell, Northumbria.
Albert Lancashire avait 22 ans lorsqu'il déclara être devenu le premier enlevé britannique. Cela s'est passé lorsqu'il était de garde dans une guérite de sentinelle, sur une base de radar alors secrète, juste au nord de Newbiggin. Vers l'est est apparue une lumière au-dessus de la mer, puis un « nuage » noir survint. Albert regardait le ciel lorsqu'il fut frappé par un rayon de lumière jaune et ressentit une sensation de flottement. Il se souvint ensuite de s'être réveillé sur le sol hors de la guérite, étourdi et confus.
Pendant de nombreuses années, Albert a eu des « rêves » dans lesquels il était en fait allé à l'intérieur d'un ovni, avait rencontré une femme de type oriental allongée sur un lit et avoir reçu des « lunettes de plongée » pour se les mettre sur les yeux. Un homme en blanc était aussi présent.

■ 16 octobre 1973 : Langford Budville, Somerset.
Mme Verona, alors âgée de 33 ans, conduisait sur la route B3187 à 23 h 15 ce soir-là, près de Langford Budville. Une lumière apparut soudain sur sa droite dans un champ et à ce moment-là, sa voiture cala et continua sur sa lancée jusqu'à l'arrêt. Elle sortit de la voiture et souleva le capot pour voir ce qui n'allait pas. A ce moment-là, elle entendit un bourdonnement et remarqua que la lumière était encore dans le champ. Cela mit Mme Verona mal à l'aise et elle décida de rentrer dans la voiture. Comme elle refermait le capot, une force la frappa à l'épaule et la poussa vers le sol. Se retournant, elle vit un grand homme « métallique » et une lumière flashante, puis perdit connaissance. Elle a ensuite un bref souvenir d'être hors de la lumière dans le champ et de voir qu'elle venait d'un disque de métal avec une base plate et un sommet en forme de dôme. La lueur jaunâtre qu'elle avait vue de la route sortait des fenêtres. Elle s'évanouit de nouveau et se réveilla dans une pièce. Elle fut attachée par les bras et les chevilles à une longue table ou un lit. L'homme de métal lui fit penser à un robot et un autre être pratiqua un examen médical avec un instrument en forme de stylo. Mme Verona s'évanouit à la fin de son examen et se réveilla debout près de sa voiture.

■ 27 octobre 1974 : Aveley, Essex.
John et Sue Day revenaient d'un voyage en voiture chez des parents. Il était 22 h 20. A l'arrière de la voiture se trouvaient leurs trois enfants, à moitié endormis. La famille vit une lumière bleue dans le ciel, en discuta brièvement puis l'oublia. Prenant un virage, ils arrivèrent dans une nappe de brume verte en travers de la route. Ils passèrent dans la brume et, pendant ce temps-là, la radio de la voiture se mit à mal fonctionner et s'arrêta. En arrivant à la maison, John voulut regarder un programme de télévision et fut surpris de constater que les programmes étaient finis pour la soirée et qu'ils étaient arrivés chez eux deux heures et demi plus tard qu'ils n'auraient dû. Quelques années plus tard, après que John et Sue se soient tout deux « souvenus » de la majeure partie de leur enlèvement pendant ce « temps perdu », ils se soumirent à une régression hypnotique. Ils se souvinrent avoir vu de grands êtres de forme humaine dans des costumes d'argent, avec des « passe-montagnes » et une peau claire. Les yeux étaient grands et en forme d'amande. Il y avait aussi de petites créatures laides qui ressemblaient à des « chauve-souris ». Il y eut un examen médical (voir illustration : l'examen de John) et l'on montra à John la salle des moteurs de l'ovni. Ils regardèrent tous des vidéos et des hologrammes du monde étranger. Il s'agit probablement là du cas d'enlèvement britannique le plus connu et le mieux documenté.

■ 28 novembre 1980 : Todmorden, West Yorkshire.
Il était 5 h 15 quand l'officier de police Alan Godfrey arriva à la fin de son service de nuit. Recherchant un troupeau de vaches errant, il conduisit au lieu de cela sa voiture vers une étrange lumière un peu plus loin devant lui, sur la route de Todmorden. Comme il s'approchait, Godfrey se trouva en face d'un objet ovale barrant la route. L'objet semblait avoir une rangée de « fenêtres » autour de son centre et sa partie inférieure tournoyait. Il dessina l'objet dans son carnet de rapport, puis l'objet ayant mystérieusement disparu, il se trouva plus bas sur la route, sans pour autant se souvenir d'avoir conduit son véhicule jusque là. Quelques temps plus tard, Godfrey se soumit à une régression hypnotique. Pendant ces séances, il se souvint avoir subi un examen sur une table ou un lit. Il y avait un grand être de forme humaine habillé d'un manteau blanc, lequel déclara que son nom était Yoseph. Il y avait aussi des êtres plus petits qui faisaient 1 m 10 de haut, avec des têtes en forme de « lampes ». Les êtres dirent à Godfrey (par télépathie) qu'ils reviendraient. Finalement, Godfrey perdit son travail, comme conséquence d'avoir parlé de son expérience.

Ce sont là seulement quatre exemples de cas d'enlèvements en Grande-Bretagne où de plus en plus d'affaires de ce type apparaissent (mais cela n'a rien à voir avec les millions de cas auxquels certains de nos collègues voudraient nous faire croire aux USA). Il est intéressant de remarquer que, pour autant que nous le sachions, il n'y a pas eu de comptes rendus d'enlèvements en Ecosse et même en Irlande et seulement un ou deux au Pays de Galles. Ce que cela indique, ou n'indique pas, reste ouvert à la discussion. ■

Philip Mantle

☞ vaise qualité descend depuis la route principale jusqu'à ce côté-ci du champ et apparemment le témoin était descendu quelques mètres depuis cette route et avait observé l'ovni à travers une trouée dans les arbres. Il y avait une clairière du côté opposé à la mauvaise route d'où un des êtres avait probablement émergé. On ne s'en est pas aperçu au moment de l'incident, mais il y a un petit nombre de maisons habitées à une centaine de mètres en contrebas de la mauvaise route. Elles sont bien cachées depuis la route principale. Il semble vraisemblable que les habitants de ces maisons doivent avoir vu ou entendu quelque chose étant donné leur proximité. Bien que les enquêteurs se soient excusés pour leur présence dans les champs, ils n'ont pas questionné les propriétaires de ces maisons à propos de l'atterrissage de l'ovni, étant donné que le témoin leur avait demandé de garder l'affaire confidentielle.

Les conclusions des enquêteurs

Il n'y a pas eu d'incident rapporté à la date du 8 février 1985 ou autour de cette date, aussi la validité du cas repose entièrement sur le récit du témoin. Un policier inconnu a dû être prêt de voir l'ovni étant donné qu'il a ramassé le témoin et qu'il l'a amené chez lui après l'enlèvement allégué. L'équipe des enquêteurs aurait aimé rechercher ce policier, mais a décidé de ne pas le faire, et cela conformément aux souhaits du témoin. Apparemment, le policier avait été vu auparavant par le témoin, quand celui-ci avait quitté la ville la première fois.

Le témoin ne semblait pas rechercher la publi- ☞

cité car, dans le cas contraire, il aurait rapidement alerté les journaux. Le type d'histoire qu'il a raconté est très apprécié de la presse tabloïde (à scandales). S'il avait voulu faire un canular, pourquoi alors n'en avoir informé que Contact International ?

Il est possible qu'il ait pu faire un petit pari avec des amis, sans souhaiter aller trop loin. Le geste de faire un voyage de 400 km pour donner son rapport à l'organisation Contact International par une nuit glaciale de février indique que le témoin était en effet très choqué. Il est probable que l'auteur d'un canular ne se donnerait pas un tel mal.

Par ailleurs, l'endroit choisi pour l'atterrissage était loin d'être le meilleur sur la route. Il était difficile de voir dans ce champ et encore plus d'atteindre l'endroit où l'ovni était descendu. En fait, un champ qui faisait face à celui-là, de l'autre côté de la route, avait une porte ouverte et présentait un accès beaucoup plus facile. Le choix d'un mystificateur aurait tendu à choisir cette solution plus simple.

Le témoin fut pris à bord de l'ovni dans le champ, mais il aurait été en fait totalement impossible de traverser le champ dans l'obscurité totale, de telle sorte qu'en ce qui concerne ce point, on doit adopter la conclusion que la rencontre alléguée est plus une expérience mentale qu'un événement physique. Le témoin a été pris en charge mentalement par un mécanisme que nous ne pouvons pas espérer comprendre. On peut douter du fait qu'il fut emmené à bord de l'ovni au-delà du système solaire, mais dans un système impliquant le transfert de la pensée tout est possible.

Il y avait peu de chose que les enquêteurs ont pu vérifier, après n'avoir trouvé aucune trace d'atterrissage dans le champ. Le témoin a prétendu qu'il avait vu la plupart des planètes défiler sur un écran. Si le voyage s'était passé selon une ligne directe passant devant ces planètes, alors on pourrait tester si l'alignement du 8 février était correct. Un test sur un ordinateur a indiqué que la plupart des planètes étaient en fait dans le même quadrant. On a demandé au témoin s'il avait déjà lu beaucoup de livres sur les ovnis. Il semble qu'il en ait lu probablement deux. Il a essayé de les retrouver, mais apparemment il les avait égarés. Il a eu également un intérêt plus que passager pour l'astronomie. L'équipe des enquêteurs a passé de nombreuses heures à discuter ce problème et le sentiment général est qu'il est hors de doute que le témoin a expérimenté quelque chose.

L'enquête IUN - BUFORA

Contact International m'a gentiment donné l'adresse du témoin et jusqu'à présent je l'ai interviewé en deux occasions distinctes. Lors de la première occasion, en 1988, j'étais accompagné par un vétéran de la recherche ovni, Margaret Fry, qui habite dans le nord du Pays de Galles. En juin 1989, j'ai interviewé le témoin moi-même. Lors de ces deux occasions, le témoin m'est apparu extrêmement nerveux et il était évident que le fait de parler de cette expérience continuait de le déstabiliser. Suite à l'expérience de 1985 et après que Contact International ait conduit son enquête, le témoin a été tourmenté par des cauchemars concernant l'événement. Ces cauchemars devinrent si effrayants qu'il finit par chercher une aide médicale et suivit une hypnothérapie. Les cauchemars ont presque totalement disparu maintenant, mais réapparaissent de temps en temps.

L'expérience de l'enlèvement a profondément transformé la vie du témoin. Il est devenu profondément intéressé par ce qui concerne l'écologie et il écrit de la poésie spontanée. Il a même essayé d'écrire quelques chansons, dont une est basée sur son expérience. Quand on l'a questionné sur la réalité physique de son enlèvement, le témoin a répondu que l'ovni dans le champ, pour lui, était physiquement réel, mais que les événements qui se sont déroulés à l'intérieur semblaient « irréels » ou « différents » [dans l'optique de réalité, ndt]. Les lecteurs familiers avec d'autres récits d'enlèvements, spécialement ceux qui proviennent des USA, noteront que ce cas est un enlèvement typiquement britannique. Il n'y a aucune des petites créatures à la peau grise et aux grands yeux qui sont décrits dans presque tous les cas d'enlèvements américains. Il n'y a pas d'expérience génétique et de régression hypnotique. L'ovni n'est pas non plus le vaisseau typique rapporté dans de telles affaires. Si l'on ajoute tous ces points, on arrive à un enlèvement britannique typique qui diffère absolument de ceux qui sont rapportés dans d'autres pays, et surtout aux USA.

Philip Mantle
Trad. Bertrand Méheust
et Jean-Luc Rivera

(*) VTOL = Vertical Take Off and Landing. Avion à décollage et atterrissage verticaux (ex. typique : le Harrier britannique) (ndlr).

Commentaire

Voici un cas britannique, qui, tout en obéissant au *pattern* général des enlèvements, présente cependant un profil atypique par rapport à ce qui nous vient des USA.

Bien des motifs sont classiques. Le témoin marche, de nuit, dans un lieu isolé, il est entraîné de force dans le vaisseau et y subit une épreuve médico-expérimentale. Il doit auparavant être purifié (« décontaminé ») ; les entités lui annoncent des contacts subséquents et, semble-t-il, réclament le secret, au moins partiel, sur l'événement ; les faits qui se déroulent à bord de l'ovni sont moins décrits comme irréels, que relevant d'un autre type de réalité ; les répercussions sur le témoin sont profondes, enfin ce dernier semble bien sincère et, à première vue, ne possède pas de profil psychopathologique accusé.

Mais par ailleurs, ce cas ne cadre pas avec la structure aujourd'hui dominante aux USA. Or, si l'on en croit Philip Mantle, les enquêteurs de son équipe possèdent d'autres cas analogues qui n'ont pas encore été publiés. La nécessité d'avoir un *corpus homogène distinct* du corpus américain, qui permette de questionner et de relativiser ce dernier, rend urgente la publication et l'analyse de ce matériel. ☐

Bertrand Méheust

Roman d'espionnage : un crash en Suisse

L'auteur californien Sydney Sheldon a publié récemment un thriller ufologique haletant de la première à la dernière page. L'agent Robert Bellamy est envoyé en Suisse par la NSA (National Security Agency) pour identifier les passagers d'un car de tourisme qui auraient assisté à l'écrasement d'un ballon-sonde de l'OTAN contenant du matériel ultra-secret, près d'Uetendorf (Berne)(*). Les gouvernements respectifs se chargeraient ensuite de persuader les témoins de garder le silence. En fait, Bellamy, aprend très rapidement qu'il s'agissait d'un ovni avec



deux cadavres d'humanoïdes à son bord. Mais sur place, les autorités suisses ont déjà évacué l'engin et l'ont remplacé par un ballon-sonde... (La ressemblance avec le crash de Roswell n'est pas fortuite.) Bellamy parvient à retrouver les dix témoins en Suisse, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie, Etats-Unis, Russie et Hongrie. C'est seulement après qu'il apprend que tous les témoins ont été "persuadés" de manière radicale et définitive. Il comprend alors qu'il est le prochain sur la liste. Une chasse à l'homme impitoyable se déchaîne, mais Bellamy a gardé un dernier atout : le mystérieux onzième témoin...

B. Mi

Sydney Sheldon, *Opération Jugement dernier*, Presses de la Cité, Paris 1992, 385 pp., 120 FF (titre original : *The Doomsday conspiracy*).

(*) Renseignements pris auprès de l'administration communale, Uetendorf est une localité de 5 600 âmes qui fêtera son millénaire en 1994. Sidney Sheldon n'a pas pris contact avec eux et son roman n'a pas provoqué d'afflux de touristes.

UMMOLOGIE

Retour sur l'affaire Ummo

• par Renaud Marhic

Qu'on la considère comme une authentique correspondance extraterrestre ou comme une mystification, l'affaire Ummo demeure souvent un piège pour qui s'y attaque. A trop vouloir croire ou dénier, on en fini par accumuler les erreurs.

A la lecture du dossier sur l'affaire Ummo, signé Dominique Caudron et paru dans *Ovni-Présence* (numéro 47, mai 1992), on est frappé tant par les erreurs que recèle le fond que par les buts que semble poursuivre la forme. On devait, selon moi, les éclaircissements qui vont suivre aux lecteurs d'*Ovni-Présence*. Nul doute qu'en la matière des exemples précis valent mieux que la rhétorique que l'on rencontre trop souvent dans les articles du style : « Réponse à... ». On comprendra donc par avance le caractère quelque peu didactique de ces rectificatifs. Ne pouvant resituer les sujets abordés que dans leurs grandes lignes, je vous invite aussi à une lecture comparée des deux numéros de la revue.

Du fond...

Dans la « Chronologie de l'affaire Ummo » (page 4) on note une première erreur, le congrès censé s'être déroulé en 1985 s'étant en fait tenu le 20 novembre 1988[1].

Puis, dans « Les Ummoristes sont parmi nous », on constate un oubli de taille. L'auteur, citant l'ouvrage de l'écrivain espagnol Antonio Ribera intitulé *Ummo, le langage extraterrestre*, rappelle que les lettres ummites rédigées en français contiennent bon nombre d'hispanismes (p. 16). Le message est clair et le lecteur aura sans doute compris qu'il s'agit là d'une preuve que les prétendus courriers extraterrestres avaient pour origine un rédacteur espagnol. Soit. Mais pourquoi ne pas citer toute l'information ? Car dans le même livre, Antonio Ribera indique que le courrier ummite qu'il reçut en 1968, posté de Paris et rédigé en espagnol, était lui criblé de gallicismes[2]. Ainsi posé le problème est nettement plus complexe, car si on exclut que ces erreurs linguistiques relèvent d'une volonté de brouiller les pistes (ce qui rendrait encore plus floue l'origine des lettres), alors il faut se demander si les Ummites ne bénéficiaient pas aussi en France de quelques complicités...

Toujours au chapitre des « Ummoristes », on peut lire une dénonciation d'un certain José Luis Jordàn Peña qualifié « *d'homme de main* » d'Ummo. Ce n'est pas moi qui prendrai la défense de l'intéressé. Je me suis déjà largement exprimé, ailleurs[3] sur les responsabilités du personnage dans l'affaire. Et c'est bien parce que j'ai constaté son habileté à mystifier ses semblables que je me refuse à lui faire confiance sur quelque sujet que ce soit. Ainsi, contrairement à ce que l'on trouve écrit quant à son *curriculum vitae*, avec pour référence M. Peña lui-même (p. 20), personne en Espagne ne lui connaît la profession de « *psychotechnicien d'entreprise* »[4]. On peut d'ailleurs s'interroger sur la date depuis laquelle cette profession existe outre-Pyrénées. Plus prosaïquement, José Luis Jordàn Peña était un petit ingénieur technique (trois ans d'études seulement) en télécommunication. L'homme prétendait aussi exercer le métier de psychologue ou psychotechnicien (terme non protégé juridiquement en Espagne) à domicile, où il disait recevoir ses clients. Selon ses amis il ne possédait pas de diplôme en sciences humaines.

Pareillement (p. 12), l'auteur donne une version des événements de San José de Valderas inexacte à plus d'un titre. Rappelons brièvement les faits. Le 1er juin 1967 un ovni arborant l'emblème d'Ummo)+(est signalé dans la banlieue sud de Madrid, à San José de Valderas. Les ufologues espagnols entreront en possession de deux témoignages anonymes accompagnés de photos de l'engin. Le premier émane d'un homme qui se contentera de téléphoner pour indiquer que les négatifs attendent d'être récupérés chez un photographe de la région. L'autre témoin prend, lui, le soin d'écrire pour conter son témoignage et signe Antonio Pardo, en omettant d'indiquer ses coordonnées. Plus tard, on découvrira que les clichés sont truqués et qu'ils proviennent manifestement de la même source. Et Dominique Caudron de préciser que le style d'Antonio Pardo fut identifié comme celui de M. Peña, qui possédait de plus un laboratoire photo et un appareil de marque identique à celui utilisé pour le trucage (p. 12). La source de ces informations étant le psychiatre et ufologue espagnol Carles Berché Cruz, via *La conspiration des étoiles*, l'ouvrage de Martine Castello. Tout est donc très simple : l'affaire de San José est un canular monté de toutes pièces par José Luis Jordàn Peña. Quant aux témoignages évoqués par ailleurs (la presse espagnole parla de plusieurs témoins du phénomène à San José) ils sont aussi une invention de José Luis Jordàn Peña (p. 20). A ce point de l'article, le lecteur commence sans doute à comprendre que derrière Ummo pourrait bien se cacher un homme seul. Il serait espagnol, ce qui expliquerait les hispanismes des courriers ummites en français, et psychotechnicien, ce qui rendrait compte de ses talents de manipulateur. Oui mais voilà, il n'a jamais été psychotechnicien et que penser des gallicismes ? Et surtout... voyons ce que l'on peut réellement dire du cas de San José de Valderas.

Contrairement à ce que l'auteur a écrit (p. 20) ce n'est pas une, mais deux lettres qui furent expédiées par le dénommé Antonio Pardo[5]. Et si l'on veut parler des recherches conduites par M. Berché Cruz, il ne faut pas oublier de dire que si l'un de ces courriers fut attribué à M. Peña, l'autre présentait un style notoirement différent[6]. A tel point que le chercheur, déformation professionnelle oblige, en vint à soupçonner José Luis Jordàn Peña de souffrir d'un dédoublement de personnalité (hypothèse qui ne put être corroborée par ailleurs). Je le répète, je ne doute pas un instant de la responsabilité de M. Peña dans l'affaire Ummo en général et dans celle de San José en particulier. Mais je crois qu'on ne peut se permettre, sous peine de donner au manipulateur la corde pour nous pendre, de tronquer ainsi l'information. A ce propos, il aurait été bon de se renseigner auprès de Carles Berché Cruz qui m'écrivait récemment à propos de l'homme de main d'Ummo : « *Il n'a certainement pas agi seul* ».

Dominique Caudron affirme donc qu'il n'y aurait, en fait, pas eu de témoin et donc par extension pas d'ovni, à San José de Valderas le 1er juin 1967. C'est une nouvelle erreur. La documentation existante l'indiquait et j'ai pu le vérifier en Espagne. Dans leur livre intitulé *Un caso perfecto* ou, en France, *Preuves de l'existence des soucoupes volantes*[7], MM. Ribera et Farriols citent un « *écrivain journaliste* » dont ils protègent l'anonymat, mais qu'ils connaissent manifestement très bien. Ce témoignage-là n'a donc rien de commun avec ceux, anonymes, cités plus haut. L'homme écrivit au Centre d'Etudes Interplanétaires (CEI) de Barcelone et c'est ainsi qu'Antonio Ribera prit connaissance des faits. Dans son courrier, il signalait avoir enquêté à San José et s'être entretenu avec un témoin qui, soit dit en passant, lui en présenta deux autres. De son côté, Rafael Farriols interviewa un ingénieur présenté sous le nom de « M. Ramirez » qui lui décrivit le phénomène du 1er juin. Il fit de même avec un commerçant de la région. Jesus Ocejo, cousin de M. Farriols, s'entretint avec le patron du restaurant La Ponderosa à Santa Monica (près de San José de Valderas), qui lui confirma avoir reçu dans son établissement, le soir des événements, plusieurs clients qui venaient de voir une grande lumière orange descendre vers le sol. *Un caso perfecto* indique clairement l'existence de divers témoins qui, retrouvés par les ufologues espagnols, ne peuvent être des inventions de José Luis Jordàn Peña. Mais rien ne vaut l'enquête sur le terrain. J'ai rencontré à Madrid M. Joaquin Martinez Andres. C'est l'un des plus vieux membres d'Eridani, l'association qui, là-bas, regroupait les destinataires des lettres ummites. Il m'a confirmé avoir, à l'époque, retrouvé deux témoins à San José[8]. Pour nier l'existence de tous ces témoignages il faudrait admettre que les personnes que nous avons citées mentent à l'unisson. Nous serions alors face à un véritable complot. L'évidence est ailleurs. Oui, des témoins ont bien observé un phénomène à San José de Valderas le 1er juin 1967. Oui, M. Peña a bien truqué les photos dont il a été question et manipulé les témoignages. Car seuls ceux recueillis par son intermédiaire mentionnaient l'emblème d'Ummo décrit sur l'ovni. Les autres, que nous avons examinés, ne font état que d'une lumière orange, floue, avec effet d'étincelles, qui s'en alla chuter à Santa Monica. D'autres enquêteurs ont constaté avant moi qu'il pouvait très bien s'agir d'une ou plusieurs fusées éclairantes tirées par José Luis Jordàn Peña ou ses complices.

De la forme...

Nous pourrions en rester là. A l'impossible nul n'est tenu et j'ai déjà dit que la formidable

complexité de l'affaire Ummo exacerbe les risques d'erreurs dans les articles qui la prennent pour cible. Moi-même je n'ai pas été épargné. Mais ici, il semble que nous ayons à faire, plus qu'à des erreurs, à des « raccourcis » tronquant commodément l'information tant ils participent d'une démarche de règlement de compte. Il n'aura échappé à personne qu'un des buts de l'auteur est la « mise à mort » de Jean-Pierre Petit, grand zélateur d'Ummo et des Ummites. On connaît la mésestime que se vouent les deux hommes et il serait parfaitement hypocrite de ne pas admettre qu'elle transparaisse ici encore, en particulier dans « L'énigme du scientifique masqué » (p. 23). Mon but n'est pas de défendre Jean-Pierre Petit qui est assez grand pour le faire tout seul. Cette querelle m'apparaît même comme une parfaite illustration du fait qu'en ufologie, comme ailleurs, les extrêmes en viennent à se rejoindre, les sceptiques endurcis tombant dans les mêmes travers que les crédules convaincus. Mon seul objectif est de montrer comment le lecteur fait les frais de pareille querelle et de l'utilisation d'une méthodologie que nous pouvons maintenant examiner.

En déclarant que 95% de ses travaux n'auraient pu voir le jour sans des courriers qu'il considère d'origine extraterrestre, Jean-Pierre Petit a pris de gros risques. Il a mis dans la balance rien de moins que l'avenir de sa carrière de scientifique. Pour qui veut l'abattre, il convient donc de démontrer qu'il s'est trompé, en l'occurrence que derrière Ummo se cache une origine terrestre. Si l'on veut être sûr qu'il ne s'en remettra pas, il faut alors dépeindre l'affaire comme une bouche d'égout dans laquelle seuls les plus aveugles pouvaient tomber. C'est exactement ce que fait Dominique Caudron en présentant un canular somme toute assez mal ficelé, ne nécessitant guère de moyens et pouvant avoir été mené par un individu isolé. Impression confirmée à la fin des « Ummoristes sont parmi nous » avec l'hypothèse de « l'excentrique » présentée comme l'une des plus probables (p. 21). Il ne reste plus alors qu'à traiter d'« ânes » ceux qui se sont laissé prendre (p. 10) et à les mettre en parallèle avec l'homme à abattre (p. 23). Pour les besoins de la démonstration, au prix des « raccourcis » évoqués, l'auteur a gommé les points pouvant laisser paraître que, plus qu'une affaire, nous soyons face à une « opération Ummo » dénotant des complicités, de véritables « mises en scène » sur le terrain et un sacré savoir-faire.

Dans *Le Monde tel qu'il est*[9], Michel Legris a parfaitement décrit ce qu'il appelle « l'objectivité d'apparence ». Il existe différents moyens d'influencer le lecteur sans qu'il en ait conscience. Le « tri de l'information », que j'ai appelé « raccourcis », n'est pas la seule méthode employée en pareilles circonstances. Un certain style et « l'amalgame » viennent compléter la panoplie. Les « bons mots » de Dominique Caudron contribuent ainsi à l'image prosaïque qu'il entend donner de l'affaire (ah ! Ces conneries dont il est si bon de rire entre gens sérieux...). La description d'une autre histoire de courriers extraterrestres allégués, Bâavi, dont les ressemblances avec Ummo sont soulignées (p. 7) ne manque pas non plus d'influer discrètement sur le jugement du lecteur. Les autres citations de Bâavi (p. 9, 16 et 20) insinuent, sans jamais que cela ne soit écrit, que cette histoire publiée par Robert Charroux en 1964 soit la source où le créateur d'Ummo aurait puisé son inspiration pour, un an plus tard, lancer son propre canular. Mais pas un mot n'est dit sur l'hypothétique adaptation espagnole de l'ouvrage de Robert Charroux, *Le livre des secrets trahis*[10], qui pourrait facilement expliquer le plagiat. Et pour cause : renseignements pris auprès des éditions Robert Laffont, l'adaptation en question vit le jour chez Plaza y Janes en 1976, soit dix ans après l'apparition d'Ummo. En sous-entendant un lien entre les textes ummites et ceux de Bâavi, nettement plus comiques et fort pauvres en implications politiques[11], l'auteur tente, encore, de ramener l'affaire aux proportions qui lui sont nécessaires dans son combat. Ceci dit, si l'on veut s'aventurer à chercher le modèle qui pourrait avoir inspiré les Messieurs d'Ummo, il est une piste plus convaincante signalée par Jacques Vallée.

Tlön Uqbar Orbis Tertius[12], du grand écrivain Argentin Jorge Luis Borges, ne raconte pas une histoire d'extraterrestres de plus, mais bien une mystification littéraire prenant pour base une planète créée de toute pièce dans ses moindres détails par d'habiles faussaires. Une planète, Tlön, dont le système numérique est de base 12 comme sur Ummo. Ecrite vers 1941, publiée en espagnol en 1956, il était sûrement plus facile de se procurer cette nouvelle en Espagne, en 1965, que *Le livre des secrets trahis*. Mais pour qui veut atténuer la portée d'Ummo, le rapprochement avec Bâavi est certes plus payant qu'avec Tlön, les lecteurs de Robert Charroux n'étant pas forcément les mêmes que ceux de Jorge Luis Borges.

Sur ce qu'on a oublié de vous dire (pour conclure)...

Voilà examiné ce qu'on a bien voulu vous dire de l'affaire Ummo. Reste tous ces non-dits. Ummo, ce fut aussi des communications téléphoniques incessantes utilisant un vocoder pour brouiller la voix, des complicités qui se dévoilèrent sous le poids des évidences, une tentative d'implication des membres d'Eridani dans une affaire judiciaire, une femme utilisée par José Luis Jordàn Peña qui révéla la curieuse besogne qu'on lui fit accomplir, et enfin les aveux de M. Peña, l'« agent d'Ummo », qui, après avoir reconnu que les Ummites n'étaient pas des extraterrestres déclara craindre pour sa vie. Ummo ce fut surtout un message politique clair et précis, anti-franquiste, anti-américain et pro-soviétique, qui résonna tout au long de l'affaire comme autant de propagande[13]. Pour ne pas en souffler mot en 25 pages de dossier, il fallait décidément soit méconnaître singulièrement l'affaire, soit avoir d'autres préoccupations qu'une certaine exactitude historique.

Renaud Marhic

☞ *Voir en p. 36 la réponse de Dominique Caudron*

A propos d'un faux...

Egalement dans *Ovni-Présence* n° 47, dans un encadré intitulé « Ummo en Italie », on a pu lire qu'un courrier ummite posté d'Aarburg (Suisse) le 1er novembre 1988, à destination des revues italiennes *Clypeus* et *Il Giornale dei Misteri*, était probablement un faux parce que différent sur le fond et sur la forme.

Il semble que cet avis ait été d'abord exprimé par Antonio Ribera dans une correspondance privée avec l'ufologue V. J. Ballester datée du 24 janvier 1989.

D'autres spécialistes, ceux d'Eridani ou M. Darnaude Rojas-Marcos, considèrent eux le document authentique.

Il est vrai que, contrairement à ce qu'affirma M. Ribera, qui qualifia la lettre de « bâtarde », celle-ci n'est en rien différente de celles auxquelles Ummo nous a habitué. Rédigée en très mauvais anglais, elle ne tranche pas avec celles, bien plus anciennes, criblées de gallicismes ou d'hispanismes selon la langue utilisée, espagnol ou français.

Le sujet de la communication, le saint suaire de Turin est un faux, cadre parfaitement avec bien des informations déjà transmises par les Ummites au sujet de la parapsychologie par exemple.

Elle s'inscrit aussi dans une correspondance plus vaste à propos de la relique et de l'organisation d'un congrès sur le sujet, laissée aux bons soins des membres d'Eridani, et qui se tint le 20 novembre 1988.

Enfin, MM. V. J. Ballester Olmos et Carles Berché Cruz ont vérifié que le sceau d'Ummo présent sur cette lettre se superposait parfaitement à ceux des correspondances plus anciennes (de 1967 à 1973), ce qui ne fut jamais possible avec des faux notoires (*).

Il n'existe donc aucun élément permettant de classer le « courrier du saint suaire » dans la catégorie imitation. ☐

R. M

(*) Voir *Cuadernos de Ufologia* n° 5, 1989.

Notes et références

(1) Renaud Marhic, *L'affaire Ummo : les extraterrestres qui venaient du froid*, Les Classiques du Mystère, 1993. Les références à cet ouvrage se basent sur une enquête de l'auteur en Espagne, et particulièrement auprès des membres d'Eridani (aussi appelé « Groupe de Madrid »).
(2) Antonio Ribera, *Les extraterrestres sont-ils parmi nous ? Le véritable langage Ummo*, du Rocher 1991, p. 28.
(3) Renaud Marhic, « Les agents d'Ummo », *Phénomèna*, 1992, n° 10, pp. 18-24.
(4) Renaud Marhic, *op. cit.* (1).
(5) Antonio Ribera et Rafael Farriols, *Preuves de l'existence des soucoupes volantes*, De Vecchi, 1976, p. 192.
(6) Carles Berché Cruz, « Ummo : 20 años de paranoia compartida », *Cuadernos de Ufologia*, 1988, n° 3, p. 77.
(7) Antonio Ribera et Rafael Farriols, *op. cit.* (5).
(8) Renaud Marhic, *op. cit.* (1).
(9) Michel Legris, *Le Monde tel qu'il est*, Plon, 1976.
(10) Robert Charroux, *Le livre des secrets trahis*, Robert Laffont, 1964.
(11) Robert Charroux, coutumier des allusions racistes, trouva pourtant dans les courriers des extraterrestres bâaviens une implication politique : « les Jaunes », je cite, étant sensés être les descendants de Bâaviens exilés sur Terre, l'affaire lui apparut comme une machination orientale dans le but de dominer la planète... Le caractère loufoque des textes bâaviens (en particulier la savoureuse description d'une race de gentils Yétis vivants sur Bâavi) permet de faire l'économie de cette hypothèse, tant il est patent qu'à travers ces textes perce le malaise psychologique de leur auteur et non un but politique. En cela l'affaire Bâavi est aussi différente de l'affaire Ummo que la prose de Jimmy Guieu peut l'être de celle d'Isaac Asimov.
(12) Jorge Luis Borges, *Fictions*, Gallimard, 1983.
(13) Renaud Marhic, *op. cit.* (1).



Trans ou un cas foré

Pour célébrer les 10 ans de la célèbre et importante observation de Trans-en-Provence, nous avions publié (*Ovni-Présence* n° 46) un bilan du Professeur Michel Bounias – l'auteur des analyses biochimiques ayant montré une dégénérescence anormale des plans de luzerne sauvage – ainsi qu'un article de Jacques Vallée intitulé « Retour sur Trans-en-Provence ». Ce dossier suscita le commentaire suivant d'un de nos lecteurs :

L'ufologie française (et peut-être mondiale) ne dispose que d'un cas très, très « dur » : l'atterrissage d'un ovni dans la propriété de M. Niccolaï, le 8 janvier 1981, à Trans-en-Provence.
Pour une fois, l'ovni a laissé des traces analysables et analysées (par le professeur Bounias). Toutes les garanties ont enfin été réunies pour une véritable recherche « objective » : les « anti » prétendaient ce fait impossible depuis quatre décennies.
Pourtant, des ombres d'enquête ont créé et entretenu la suspicion sur ce cas. (...) Ces « ombres de Trans » ont ressurgi dans l'article de Jacques Vallée (*OP* n° 46). Que l'on cherche à expliquer les traces comme le résidu d'activités humaines banales sur le site est légitime. Que cela mène à des identifications douteuses ne l'est pas du tout.
Il est regrettable qu'un enquêteur aussi réputé que Michel Figuet se soit fourvoyé sur ces fausses pistes et s'y acharne. J'en parle en connaissance de cause : il se montra aussi virulent qu'affirmatif au cours de deux éditions des Rencontres de Lyon. Comme quoi les « enquêtes de voisinage » ne sont pas la panacée et ne peuvent échapper à la critique.
L'une de ces « explications » fut l'emploi d'une bétonnière (et non bétonneuse, comme je l'ai lu dans *Soucoupes volantes et folklore* de B. Méheust). Cette machine laisse des traces beaucoup plus substantielles et caractéristiques que tous les ovnis réunis. Il suffit pour le constater de pénétrer sur n'importe quel chantier de construction. Des traces longues à effacer : même les infimes éclats de ciment perdurent des années.
Exit la bétonnière.
Restent les « forages ». La loi française est formelle : le sous-sol appartient à l'Etat. Aussi, toute opération est astreinte à autorisation. Autrement dit, il suffisait de s'informer auprès des différents services concernés (mairies des communes, Délégation Départementale de l'Equipement, Ponts et Chaussées, EDF, etc.) pour **savoir** et non pour échafauder des hypothèses.
Il est temps que les enquêtes soient menées jusqu'à leur terme **avant diffusion**, sous peine de polluer le débat. La seule qui réponde à cette condition est jusqu'à présent celle de Michel Bounias, qui a vraiment foré le cas à outrance. ■

Jean-Louis Peyraut

Que notre correspondant relise le n° 46 d'*Ovni-Présence* consacré à l'affaire de Trans-en-Provence : il n'y figure strictement aucune identification du cas, « *douteuse* » ou pas, et nous ne voyons pas ce qui l'autorise à le dire. Je profite de l'occasion pour ajouter que nous n'avons jamais propagé, pour notre part, l'idée qu'une bétonnière puisse avoir été la cause des traces, contrairement à ce que certains ont voulu penser ou faire croire (en assimilant la couverture d'un n° d'*Ovni-Présence* – qui présentait le dessin d'une bétonnière volante, référence avec un brin d'humour à la notion de « cas béton » – à l'origine des traces de Trans).
D'ailleurs, à l'époque où l'hypothèse de la bétonnière avait été émise (fin 1984), nous nous étions rendus en compagnie d'un maçon sur le site de l'atterrissage, afin de déterminer la pertinence de l'utilisation éventuelle d'une bétonnière à l'endroit des traces. L'« expertise bétonnière » devait faire apparaître comme extrêmement improbable l'utilisation normale d'un tel engin à cet endroit, du fait même de son éloignement d'environ 25 m à la plus proche construction en béton (en l'occurence un escalier d'accès à la restanque supérieure, pour laquelle l'emploi d'une « gâche » sur ladite restanque eut été la solution la plus économique).
Quant à l'enquête de voisinage, elle devrait constituer le B A BA de toute investigation sérieuse, même s'il convient là aussi d'en vérifier les éléments d'information. Pour la petite histoire, nous avons ainsi été les premiers – en 1984 ! – à contacter les voisins du témoin de Trans, ceux-là même qui alertèrent la gendarmerie. A notre connaissance, seule l'équipe de reportage de *Mystères*, le reality-show de TF1, s'est donné, depuis, la peine de les interviewer... ■

Y.B.

Le numéro spécial d'Ovni-Présence consacré au dossier Ummo, à l'instar de l'affaire elle-même, a fait couler beaucoup d'encre. Voici quelques-unes des réactions reçues :

Ummo : une farce des extraterrestres !

Si l'« affaire Ummo » mérite absolument qu'on s'y intéresse d'un point de vue sociologique (100 000 exemplaires vendus de l'ouvrage de J.-P. Petit, de nos jours, c'est un exploit !), à mon sens elle ne fait pas avancer d'un iota le problème des ovnis. S'il fallait prendre au sérieux tous les cinglés qui prétendent recevoir des lettres des extraterrestres, il faudrait aussi accorder une bienveillante attention aux innombrables fous qui se prennent pour la réincarnation de Napoléon. Qu'est ce qui nous prouve, au fond, que l'un d'eux n'a pas raison ?
En dernière analyse, on peut très bien imaginer que l'« affaire Ummo » est l'œuvre... d'extraterrestres qui nous font une farce ! Pourquoi pas ? Une hypothèse paranoïaque qui en vaut bien une autre... ■

Joseph Altairac

De qui Oddioa 1 est-il le fils ?

Faisant un DESS (Diplôme d'Etude en Sciences Sociales – ndlr) d'ethnométhodologie sur les gens s'intéressant à l'affaire Ummo, le n° 47 d'*Ovni-Présence* "spécial Ummo" m'a comblée d'aise. Le ton de plaisanterie et de galéjade des articles enlève le côté malsain et manipulateur que les lettres inspirent. Il est agréable de découvrir l'affaire de cette manière "ummoristique", mais – car il y a un mais – il est dommage d'y trouver quelques erreurs.
Ainsi, p. 10, il est dit qu'Antonio Ribera est juriste et, en tant que tel, il a plaidé "la réalité du cas" ! Or, toutes les informations se rapportant à cette personne indiquent qu'il a suivi des études de lettres et philosophie et a commencé sa carrière comme traducteur littéraire. Il a ensuite fondé des centres d'études et dirigé la revue *Horizonte* (version espagnole de la revue française *Planète*). Je tiens ces informations du livre *OVNI : premier bilan* de Philippe Schneyder, Ed. Rocher 1983, introduction du chapitre 5, rédigé par M. Ribera.
Autre exemple d'erreur, en p. 29, à propos d'un des glorieux expéditeurs, Oddioa 1, qui est le fils de Isaao 132 et non pas de Adaa 65. De ce fait, l'incohérence de la généalogie n'existe plus et le paragraphe sur Adaa 66 n'a plus lieu d'être. Je vous envoie une photocopie de photocopie de l'original. Les erreurs seraient-elles voulues comme dans les textes ummites, auquel cas, l'extraterrestre serait peut-être D.C. ?
(...) D'une manière générale, j'ai remarqué que les gens remplissent les points d'ombres de l'histoire Ummo avec leur propre interprétation. Ces articles n'échappent pas à cette règle. Je prends l'exemple des erreurs dans les textes. Deux interprétations sont possibles selon les croyances du lecteur : les sceptiques disent : "il existe des erreurs grossières, donc l'affaire Ummo est un canular", les autres rétorquent : "les Ummites nous avaient prévenu des erreurs possibles et nous sommes bien dans ce cas de figure". Une fois de plus, les convictions de chacun comblent les lacunes de l'histoire (...). ■

Marie-Noëlle Boutigny



A l'évidence, nous n'avons pas les mêmes versions des textes ummites... Nous avons en effet retrouvé une retranscription espagnole du courrier ummite relatif au passage concernant le problème de la généalogie. Il indique bien "Oddioa-1 fils de Adaa-65". La copie que nous envoie M.-N. Boutigny (qui ne semble pas être une retranscription) indique effectivement "Oddioa 1 fils de Isaao 132". Si, comme le demande notre correspondante, l'erreur est volontaire, ce ne serait ni le fait des Ummites, ni celui de D. Caudron, mais bien de l'auteur de la retranscription... Il ne nous paraît cependant pas nécessaire de chercher si loin, puisqu'il s'agit ici à l'évidence d'une erreur de dactylographie dont on conviendra qu'elle repose le problème de la fiabilité des sources. ■

Y.B.

La lettre de Bertrand Lebrun, toujours consacrée à l'affaire Ummo, publiée dans Ovni-Présence n° 49, n'a pas laissé nos lecteurs indifférents :

L'élève de J.-P. Petit

Vous auriez pu et dû préciser que Lebrun n'est pas n'importe quel physicien soutenant Petit, mais son élève, ce qui change la perspective de son courrier. Tous les lecteurs ne le savent pas forcément !

Jean-Luc Rivera

Soit, mais il convient alors également de préciser d'une part qu'il s'agit de son *ancien* élève, d'autre part qu'il n'a pas réagi spontanément : c'est à notre demande qu'il a bien voulu faire part de sa réaction écrite à la parution du « spécial Ummo », ce qui tempère quelque peu l'incidence de son statut d'« élève de Petit ». ■

Y.B.

Ummo et Christophe Colomb

La lettre de Bertrand Lebrun montre, encore une fois, que la prose ummite, malgré votre dossier, continue de faire mouche. Sa culture scientifique ne l'a pas épargné, bien au contraire. C'est vrai, certaines mystifications sont plus abouties et plus vicieuses que d'autres et les victimes n'en sont que de plus grande qualité.
L'ultime type d'argument, auquel se raccroche votre correspondant pour légitimer son doute, semble être : « *Comment les auteurs ont-ils pu émettre l'idée, en 1966, que l'univers devait se dilater très fortement à ses débuts, alors qu'à cette époque aucun moyen technique ne permettait de le supposer ?* »

Imparable, n'est-ce pas ? Il y a bien longtemps qu'on n'avait pas tenté de me bluffer ainsi. Du coup, j'ai une pensée émue pour tous les Bergier, von Däniken et les autres, ces irrésistibles farceurs à l'imagination hypertrophiée. Utilisant cette technique, ils écrivaient, avec un brio sans égal et pour notre émerveillement, le feuilleton rocambolesque des interventions extraterrestres dans l'histoire. Qu'ils soient ici sincèrement remerciés de m'avoir vacciné.
Et pour leur rendre hommage, voici un vaccin parmi tant d'autres, utilisant le principe de similitude cher à l'homéopathie. Le virus a été recueilli en 1962, dans une revue de vulgarisation scientifique qui, aujourd'hui, pourfend les BLURGS avec zèle, après les avoir semé hier. Jugez plutôt :
« *Etonnant Christophe Colomb ! En lisant une nouvelle édition de ses textes, nous avons relevé cette déclaration : "La terre a plutôt la forme d'une poire". Or ceci, qui est exact, n'a été découvert qu'il y a deux ans par Explorer VII. Comment l'a-t-il su ?* »
Dis Christophe, toi aussi ? ■

Jérôme Cardan

Une bien mauvaise cause

Bertrand Lebrun, drapé de son titre de docteur en physique, a répondu à l'ironique décorticage de l'affaire Ummo auquel s'était livré Dominique Caudron dans *Ovni-Présence* n° 47. Préférant l'attaque *ad hominem* à l'argumentation sur le fond et la psychologie de bazar à la physique, il a cru déceler que l'auteur avait des comptes à régler avec les scientifiques. Non, M. Lebrun, Caudron, dont les connaissances en physique, sans égaler bien sûr les vôtres, sont loin d'être négligeables, respecte la science et n'a de compte à régler qu'avec une infime minorité de scientifiques : ceux qui croient aux calembredaines ummites. Il y a là plus qu'une nuance !
Les lettres ummites contiennent des données scientifiques inconnues sur terre à l'époque de leur réception, nous serinent Jean-Pierre Petit et son ancien élève Lebrun : vu l'abondances des textes ummites et le fait que nul ne peut prétendre au privilège de se tromper tout le temps, il doit bien se produire de temps à autre, ne fut-ce que par hasard, quelques coïncidences, d'ailleurs approximatives, avec des découvertes ultérieures de notre science. De même, maints auteurs ont cru trouver des informations scientifiques en interprétant le style imagé des textes sacrés de diverses religions. Et ne parlons pas des multiples sens trouvés aux quatrains de Nostradamus.
En outre, l'auteur (ou l'un des auteurs) de la prose ummite peut avoir des connaissances supérieures en physique et il a pu, comme une hypothèse scientifique mûrit d'abord dans les laboratoires avant d'apparaître dans les revues, exploiter des propos glanés dans les milieux de la recherche.
Enfin, certaines idées ont été émises sous une forme fruste longtemps avant de trouver une expression mathématique précise et une confirmation expérimentale : c'est bien ce que montrent les antériorités que D. Caudron a trouvées dans *Science et Vie*. Il est effarant que Lebrun prétende, dans sa conversation téléphonique avec *Ovni-Présence*, tirer argument du manque de rigueur de cette publication, alors que si des hypothèses sont développées dans une telle revue, les auteurs d'Ummo ne devaient même pas être des lumières en physique pour y avoir accès !
Pour conclure, je trouve à la fois triste et fascinant de voir des intelligences brillantes – ce que sont incontestablement MM. Petit et Lebrun – perdre ainsi toute rigueur de pensée dans la défense d'une bien mauvaise cause. Il me revient que le dénouement de l'affaire Ummo serait proche. Heureusement pour certaines personnes que le ridicule n'a jamais vraiment tué... ■

Jacques Scornaux

Ummographomorologie...

Dominique Caudron, le principal auteur du n° spécial consacré à l'affaire Ummo, répond ici à l'article de Renaud Marhic (voir p. 30) et aux différentes réactions de lecteurs.

Mon exposé de l'affaire Ummo dans *Ovni-Présence* n° 47 était basé sur la littérature ufologique, donc sur des sources plus ou moins proches de l'original et d'une fiabilité en rapport. J'ai choisi les éléments les plus évidents pour les mettre en relation avec des faits extérieurs au dossier Ummo (comme l'affaire Bâavi) pour dégager la logique de la mystification ummite. J'ai fait l'impasse sur d'autres qui auraient alourdi l'exposé au point de nécessiter un deuxième numéro. Le lecteur critique a droit à quelques explications.
L'édition française du livre de Ribera contient une transcription de la lettre « de Berlin ». Les hispanismes qu'elle contient sont un fait vérifiable. Le même auteur prétend que le texte de la lettre en espagnol qu'il reçut de Paris était « criblé de gallicismes ». Il s'y connaît, c'est vrai, mais seule son allégation est – à mon niveau – un fait vérifiable (puisque je ne dispose pas de la lettre en espagnol). Les deux éléments (hispanismes et gallicismes) n'ont donc pas la même valeur
De même l'« observation » de San José, dont les « témoins » sont allégués par Jordán Peña, n'a pas la même valeur que celle de Santa Monica, enquêtée par Rafael Farriols, qui en a elle-même moins qu'une observation enquêtée par plusieurs investigateurs indépendants. La connexion des deux observations ne doit d'ailleurs pas faire illusion, puisqu'elle a été artificiellement construite par les ufologues (à l'instigation de Jordán Peña).
Que faire en cas de conflit de sources de même valeur ? Renaud Marhic, qui déclare s'être renseigné en Espagne, date le symposium de Madrid du 20 novembre 1988. Jean-Pierre Petit, qui déclare y avoir participé, le date de 1985. Qui a raison ?
Enfin, quand une source qui se prétend une fidèle copie de l'information originale se révèle contenir des erreurs (sur la généalogie d'Oddioa 1), il ne reste plus qu'à constater qu'il est moins aisé de faire la lumière sur l'affaire Ummo que sur l'épistémologie très particulière en honneur chez les ummologues, ummophiles, ummomanes et autres ummolâtres.
Et nous voilà en pleine ummographomorologie (science des bêtises écrites sur l'affaire Ummo). Mais attention ! Distinguons ce qui est propre aux ummophiles de ce qui

l'est aux ufophiles, aux paradoxophiles (amateurs d'insolite) et aux humains en général (chaque catégorie faisant partie de la suivante).
Ainsi, remplir les points d'ombre avec sa propre interprétation n'est pas l'apanage des ummologues : c'est une constante du comportement humain.
L'exemple cité par Marie-Noëlle Boutigny n'est d'ailleurs pas un point d'ombre. C'est un détail gênant qu'on élimine ou non selon qu'on est croyant ou sceptique endurci. Mon article expliquait (p. 17) pourquoi l'argument des Ummites ne valait que pour l'occultation de données transcendant notre science, et non pour les erreurs. Le vrai point d'ombre, c'est l'identité du cerveau de la manipulation ummite et c'est là que chacun avance *son* interprétation. La nuance, c'est qu'elle n'est qu'hypothèse pour certains et certitude pour d'autres.
Ainsi, le « fou littéraire » est une hypothèse que je place en premier, devant celle du KGB, parce qu'elle est la plus économique, tout en rendant compte de l'ensemble du dossier, y compris l'idéologie politique et l'audace de la cosmologie (il suffit que notre homme ait fréquenté Cambridge). Jacques Vallée signale dans *Révélations* (p. 139 à 150) des cas de fous littéraires fictifs, comme les auteurs de *L'encyclopédie de Tlön*, qui n'est qu'une fiction créée par Borges en 1947, mais aussi réels comme celui de Kirk Allen, plus prolixe encore que les Ummites.
La malhonnêteté de certains épisodes de la manip ne paraît pas infirmer cette hypothèse (bien qu'elle s'accorde encore mieux avec la réputation nauséabonde du KGB).
La simplification d'un dossier n'est donc pas forcément malhonnête. Quand il s'agit de démontrer que Jordán Peña semble bien avoir réalisé la partie pratique de la manipulation, peu importe de citer les témoins de Santa Monica, qui auraient été abusé par Peña et peu importe que celui-ci soit un psychotechnicien légal ou marron, puisque la seconde hypothèse renforce la présomption de son absence d'éthique.
Mais le phénomène de filtrage évoqué par Renaud Marhic n'est pas à nier : c'est un phénomène constant chez les paradoxologues et autres plumitifs ès réalisme fantastique de supprimer les détails gênants, soit en les expliquant (comme pour la justification d'erreurs grotesques dans la littérature ummite), soit en les ignorant. Cette ignorance peut être volontaire (comme Jean-Pierre Petit « oubliant » de citer les passages qui prouvent que les *uewas* ummites ne sont pas propulsés par MHD), ou involontaire.
Ainsi, le même Jean-Pierre Petit déclare : « *Plonger l'ensemble du corps humain dans un milieu fluide est une solution optimale pour redistribuer les efforts, que je n'ai jamais vu citée quelque part, et a fortiori expérimentée...* » (*Enquête sur des extraterrestres...* p. 20).
Vue ainsi, la méthode des Ummites pour atténuer l'effet des accélérations paraît originale. Elle le paraît moins quand on sait qu'elle a été expérimentée à Wright Patterson Air Force Base (lieu ufologiquement maudit) et qu'elle a fait l'objet d'un article d'Etienne Dugué dans *Science et Vie* de janvier 1960 (« De la Terre à la Lune sous l'eau », *Science et Vie* n° 508, p. 80).
Bertrand Lebrun, dans sa critique de l'inspecteur Gadget (*OP* 49, p. 38) nous donne un bel exemple de combinaison des deux méthodes. A l'en croire, les données du satellite Cobe confirment « *le formidable gonflement subi par l'univers juste après sa naissance* », *Science & Vie* dixit, ce qui donnerait raison aux Ummites, qui expliquaient en 1966 : « *Dans les premiers temps de la création, l'accélération (fonction sinusoïdale) arriva à avoir une énorme amplitude* ».
Pour avoir collaboré avec *Science & Vie*, je sais parfaitement que le « chapeau » qui surmonte l'article, et dont est tirée la citation, est de la rédaction et non de l'auteur, Daniel Tarnowski. Celui-ci explique que les fluctuations du rayonnement fossile s'accordent - au soulagement des théoriciens - avec les théories de l'inflation, perfectionnement de la théorie du « Big Bang », mais il précise « *Cela confirme donc ces modèles, mais ne les prouve pas pour autant* » (*S & V* n° 897, p. 30).
De plus, dans la cosmologie ummite, le rayon de l'univers, soit R, et la vitesse de la lumière, soit c, varient en sens inverse selon la relation $Rc^2 = cte$. Jean-Pierre Petit en a déduit (*Enquête sur des extraterrestres...* p. 188) que, en fonction du temps, soit t, R varie comme $t^{2/3}$. Donc la vitesse de l'expansion varie comme $t^{-1/3}$, et l'accélération de cette expansion comme $-t^{-4/3}$. Ce que Lebrun oublie de nous dire, c'est que cette accélération est *négative*, c'est en fait une décélération. Ce qu'il ne nous dit pas non plus, c'est qu'elle n'a rien à voir avec une fonction sinusoïdale. Ou bien les Ummites disent n'importe quoi, ou bien Jean-Pierre Petit n'a rien compris (la première hypothèse me paraît plus probable, mais Bertrand Lebrun est libre de choisir). Enfin, vitesse et accélération suivent des fonction continues, ce qui n'a rien à voir avec l'inflation qui cesse brusquement après 10^{-32} s, ayant fait grossir l'univers d'un facteur 10^{50} dans la théorie la plus prudente. Ceux qui ne sont pas convaincus peuvent s'amuser à calculer ce que deviennent le rayon, la vitesse et l'accélération de 0 à 10^{-32} s dans les diverses théories.
Quant à savoir si les fluctuations dictées par Cobe, et qui flirtent dangereusement avec celles du bruit de fond, ont ou non prouvé la réalité de l'inflation, c'est un point d'ombre que chacun remplit selon qu'il est bigbangophobe, bigbangophile, etc... (la bigbangographomorologie attend ses pionniers).(...)
Dans la présentation de Marhic, on sent que j'ai voulu faire croire que Jordán Peña (dont il confirme le peu de crédibilité) était le seul protagoniste de la manipulation Ummo. J'ai écrit qu'il en était indubitablement l'homme de main. L'identité du cerveau était discutée plus loin.
On sent aussi que le parallèle entre Ummo et Bâavi est là pour insinuer que l'un a copié sur l'autre. On démontre alors que c'est impossible, ce qui prouve que l'insinuation est gratuite (...). Mais le parallèle existe bien, sauf pour les ummomanes (pour qui la littérature bâavienne ne vaut rien) et les bâavimanes (qui en ont autant au service des ummomanes). Ce qu'il fallait comprendre, c'est que les contactés n'ont pas l'imagination qu'on leur prête : il y avait un encadré qui insistait là-dessus.
Cette réinterprétation peut être effectivement qualifiée d'« *objectivité*

d'apparence », appellation non contrôlée, mais plus élégante et plus honnête que « *mensonge par omission* » ou « *partialité déguisée* ». Est-ce conscient ou inconscient ? Dans le cas présent, le présentateur a agi comme s'il n'avait pas tout lu ou pas tout compris. Sachant que tout lecteur réagit prioritairement aux sujets auxquels il a été sensibilisé, on comprend qu'il puisse en toute bonne foi, ignorer des éléments significatifs. La conclusion établie a priori : c'est le KGB qui a fait le coup, et si d'autres auteurs sont d'un avis différent, c'est parce que les sceptiques endurcis tombent dans les mêmes travers que les crédules convaincus (...).

Pourtant, le scepticisme consiste à ne rien croire a priori et non à croire avec la foi du charbonnier à la non-réalité de quelque chose. C'est une constante chez les paradoxophiles de confondre scepticisme et négation.

Un autre type de filtrage intervient (...) dans les échanges de documents entre personnes où il est proportionnel à la méfiance. C'est donc encore un phénomène purement humain (...).

Il est cause que je n'ai pu avoir accès à la documentation princeps : pour un ummophile pur jus, me confier des copies conformes des lettres ummites ou des renseignements sur son propre rôle, eût été confier des reliques au diable ou sa maison aux bons soins d'une entreprise de démolition.

Il intervient même à la base, puisque les Ummites sélectionnent leurs correspondants et mettent en pénitence ceux qui sont trop bavards. La seule conséquence pratique de ce filtrage est une augmentation du nombre d'intermédiaires nécessaire pour transmettre un document entre deux personnes de conceptions opposées.

Finalement, rien de ce qui précède ne montre un phénomène original propre à l'ummologie. La seule chose que j'ai pu remarquer en ce sens est l'habileté que les Ummites ont déployée pour donner aux non scientifiques – et aux scientifiques ummomanes – l'illusion d'une science de haut niveau et pour semer la confusion et la zizanie. A la réflexion, ce n'est pas très original non plus.

Il faut nous faire une raison. L'ummographomorologie n'est pas une science spécifique. Pour le prix Nobel, il faudra repasser. ■

Dominique Caudron
(alias l'inspecteur Gadget)



Une réponse de Jacques Vallée

Le n° 50 de votre revue appelle certaines remarques et corrections. Je vous remercie de m'offrir l'occasion de les clarifier.

Jacques Scornaux se trompe en partie quand il affirme (p. 17, note 10) que l'expression « Collège Invisible » désigne simplement des « *scientifiques n'appartenant pas à la même institution mais s'intéressant à un sujet donné* ». C'est effectivement l'usage actuel en sociologie de la science, mais le terme a une réalité historique beaucoup plus ancienne. Il remonte à l'époque où ceux qui s'intéressaient à ce qu'on appelait la « Philosophie Naturelle » étaient soupçonnés d'alliance avec le Démon. Ils travaillaient donc clandestinement et prirent le nom de « Collège Invisible ». Ce groupe parut au grand jour quand la Royal Society fut créée par Charles II d'Angleterre, vers 1600.

Les commentaires de Jean-Luc Rivera (pp. 38-39) sont également erronés à plus d'un titre. Je ne tiens pas à m'engager dans le marécage polémique où s'embourbe actuellement le sujet des *abductions* et je m'en tiendrai à ma déclaration d'Albuquerque (au MUFON 92) qui est claire sur ce point : je me suis éloigné de ce domaine avec un profond écœurement et je n'envisage pas un nouvel ouvrage sur le sujet. Je dois pourtant à vos lecteurs de clarifier certains faits. Par exemple, le chiffre de 9 millions d'enlevés américains, qui me laisse aussi pantois que Rivera et Lagrange, n'est nullement de mon invention. [*Il est tiré*] de la première page du *New Jersey Chronicle* (vol. 2, n° 3, jan-fév. 92) publié par le MUFON du New Jersey. Parlant devant ce groupe au début de 1992, Budd Hopkins, je cite, « *expliqua qu'en utilisant le groupe de six mille* [nombre tiré du rapport Roper, note de J.V.] *comme base statistique et le projetant dans le public en général... si seulement la moitié étaient corrects, il y aurait neuf millions de gens qui auraient fait l'expérience d'enlèvements* ».

Le reproche que l'on me fait de ne pas révéler toutes mes sources est de bien mauvaise foi, puisque je suis allé beaucoup plus loin dans l'exposé des faits et j'ai cité beaucoup plus de noms que la plupart des auteurs qui ont abordé ce sujet, à tel point que deux groupes d'ufologues américains ont menacé mon éditeur d'un procès à la suite de la publication de *Révélations*, exigeant que nous sortions une édition édulcorée. Nous avons, bien entendu, refusé de céder à ces menaces.

Je rassure tout de suite Rivera au sujet de mes « Blue Files » : l'information qu'ils contiennent (couvrant actuellement 268 sujets, dont une cinquantaine de cas d'abductions que j'ai étudiés personnellement et qui recoupent la littérature de ce domaine) verra le jour dans le cadre approprié, c'est-à-dire quand une véritable commission d'enquête scientifique sera enfin mise en place pour analyser le phénomène. En attendant, je n'ai pas l'intention d'en faire l'enjeu d'une polémique.

Il est exact qu'un soir de l'année dernière, je rencontrai Rivera tout à fait par hasard au carrefour de l'Odéon. Dans la discussion aussi décousue qu'amicale qui suivit, il affirma que Hopkins verrait d'un bon œil que je rende visite à son groupe, à New York, et que je lui fasse un rapport.

Je ne pris pas cette déclaration au sérieux pour deux raisons : d'abord je n'écris pas des rapports à la demande. D'autre part, le même Hopkins, peu de temps auparavant, avait affirmé dans le journal du MUFON que j'avais « *le cerveau pourri* ». S'il avait voulu engager un débat sérieux avec moi, il n'aurait pas insisté auprès des organisateurs du premier congrès « Treat » pour que je sois exclu de la liste des participants et il ne s'en serait pas remis au hasard de mes rencontres hypothétiques avec Rivera pour reprendre le dialogue. Soyons sérieux.

Rivera déforme les faits de la même manière à propos du cas de Pontoise, en insinuant, sans toutefois le dire explicitement, que mes recherches sont malhonnêtes. Le « tunnel » dont je signale l'existence dans *Révélations* aurait dû crever les yeux des enquêteurs. Il figure d'ailleurs sur la carte publiée par le GEPAN. Le fait qu'il ait pu être jadis barré à la circulation n'a aucune importance puisque, dans l'hypothèse d'un enlèvement par un groupe spécialisé dans les interventions rapides, il n'était pas nécessaire de traverser le passage. Il suffisait d'y camoufler un véhicule repartant ensuite vers le nord-est.

Je suis inquiet des exagérations paranoïaques et des manœuvres qui entourent maintenant l'important sujet des enlèvements aux Etats-Unis, à un point que les chercheurs français ne peuvent que difficilement imaginer. Ces exagérations ont pour conséquence le désintéressement du public scientifique. Mon intervention devant le MUFON, dont vous avez publié la traduction [voir *Ovni-Présence* n° 48, août 1992], était destinée à « tirer la sonnette d'alarme » alors que l'ufologie américaine semble se précipiter vers un désastre encore plus grave que le rapport Condon ne le fut il y a vingt-cinq ans.

Jusqu'à une époque récente, on pouvait encore mettre le manque de progrès de l'ufologie américaine sur le compte du manque de crédits de recherche. Or, au cours des trois dernières années, les principaux groupes ufologiques américains ont dépensé beaucoup plus que le budget total du comité Condon : c'est une somme s'élevant entre cinq cents et sept cent cinquante mille dollars qui a financé le rapport Roper dont les conclusions abusives ont maintenant été corrigées par des ufologues compétents (voir Robert Hall, Mark Rodeghier & Donald Johnson, « The Prevalence of Abductions, a Critical Look », *Journal of UFO Studies,* vol. 4, 1992), les diverses conférences de Treat et du MIT, les travaux sur le terrain à Roswell qui n'ont rien donné, les expéditions à Gulf Breeze qui devaient résoudre définitivement le problème et, surtout, les centaines de régressions hypnotiques qui ne nous ont rien appris de nouveau sur la nature, l'origine et les buts des ovnis, faute d'une réflexion méthodologique sérieuse. Au contraire, comme votre revue en témoigne, ces régressions hypnotiques apportent de l'eau au moulin des psychosociologues. Le vrai phénomène, dans tout cela, a été complètement oublié. Ce financement massif, dû à l'intervention de trois importants mécènes passionnés par notre sujet (ne me demandez pas leurs noms !) a été galvaudé dans des projets mal gérés, à l'appui de pratiques qui défient non seulement les principes de la preuve scientifique, mais l'éthique la plus élémentaire en présence de sujets humains. C'est ce dernier aspect du problème qui m'a convaincu de m'en éloigner.

En conclusion, je voudrais revenir sur la manipulation des croyances ufologiques. Il est amusant de constater que dans le cas de Pontoise, l'hypothèse d'une telle manipulation dérange au même degré un tenant de l'explication socio-psychologique comme Pierre Lagrange et un fervent adhérent à la théorie des enlèvements extra-terrestres au premier degré comme Rivera (*).

En dépit des confessions publiques de ceux qui ont participé à des opérations relevant manifestement des tactiques de la guerre psychologique (pensons au rôle de manipulateur que joua Bill Moore dans le cas du physicien Paul Bennewitz ou encore à la manière dont Richard Doty, agent de l'OSI spécialisé en ufologie, a tendu un piège à la journaliste Linda Howe), un vaste travail d'éducation reste à faire auprès de nos collègues sur le contexte, les multiples pratiques et surtout l'effarante banalité de ces manipulations. J'invite donc votre revue à suivre de plus près les péripéties de cas de l'enlevé « hybride » Wendy Rose en Californie et les aspects de plus en plus rocambolesques du « meilleur cas du siècle » qui entraînent maintenant Budd Hopkins à la suite de Linda Napolitano (voir article p. 19). D'après Hopkins lui-même, ce cas (à propos duquel Rivera notera qu'il n'a révélé aucun nom de témoin) impliquerait maintenant l'enlèvement de Perez de Cuellar et entraînerait la participation officielle des services secrets américains. Le Secrétaire Général des Nations Unies aurait même été déposé sur une plage par la soucoupe volante qui l'avait enlevé avec Linda. Un groupe de Petits Gris lui aurait alors fait de sévères reproches sur l'état déplorable de l'écologie terrestre. Cette fois, Budd Hopkins a nettement dépassé Jimmy Guieu.

Tout en insistant sur le fait que l'hypothèse d'une manipulation humaine ne s'applique qu'à une faible proportion des observations d'ovnis et n'explique en aucun cas l'ensemble du phénomène, je vous invite à revenir sur deux dossiers importants : les opérations de contrôle de la conscience dérivées du fameux projet MK-ULTRA et les recherches massives menées depuis vingt ans sur les « armes non-léthales ». Ce sont deux domaines dans lesquels le voile du secret d'Etat commence enfin à être levé et dont les implications pour nos recherches sont énormes. ■

Jacques Vallée

(*) La courte phase socio-psychologique de Pierre Lagrange lui colle décidément à la peau... N'ayant publié aucun texte pendant cette période (de 1982 à 1985) – si ce n'est une critique du second livre de B. Méheust dans *Ovni-Présence* – rien ne permet d'affirmer son appartenance au courant « socio-psycho », appartenance démentie par ses articles en sociologie des (para)sciences. Quant à Jean-Luc Rivera, nous l'invitons à préciser sa pensée, mais nous doutons qu'il puisse se reconnaître comme « *un fervent adhérent de l'hypothèse des enlèvements extra-terrestres au premier degré* ». ■

Y.B.

Contact Information

Observatoire des Parasciences
PO Box 80057 - La Plaine
FR - 13244 Marseille Cedex 01
France
cataloguemartien@free.fr

http://articles.lescahiers.net/?z=i2040

Ovni-Présence

http://lescahiers.net/CatalogueMartien/OP.html

Anomalies

http://lescahiers.net/CatalogueMartien/Anomalies.html